Le Numéro 10 Centimes

Abonnements 3 mois 6 mois 1 an
Seine, S.-et-O. 8 » 15 50 30 »
France, colon. 9 » 16 50 32 »
Etranger ..... 10 » 18 » 35 »

TÉLÉPHONE
Administr. Gut. 01.67-01.74-01.75
Rédaction. Gut. 01.76-01.77-01.78

61, rue Lafayette, Paris (9e)

5 heures du matin — EDITION DE PARIS — 5 heures du matin

Le Petit Journal

SAMEDI 14 DÉCEMBRE
56me Année — 1918 — N° 20.441
SAINT HONORAT
SOLEIL : lev. 7 h. 39 ; c. 15 h. 52
LUNE : P. Q. le 11 ; P. L. le 17

UN CITOYEN DE L'HUMANITÉ

Le Président Wilson n'a pas été mêlé à des événements grandioses : il les a façonnés. Et je dois dire ici ma crainte. Je redoute que nul ne puisse jamais, à travers tant d'événements dont la complexité déconcerte la subtilité la plus exercée, se rendre compte de l'invisible et formidable labeur par lequel ce grand citoyen a remué un monde. Certes, la gloire acquise sera assez pure et assez durable même si elle ne récompense en lui que l'homme d'Etat, tel que, dans ces derniers mois, il est apparu. Mais elle ne sera pas complète si elle ne rayonne pas, en même temps, sur le grand meneur d'hommes. Il fut, avec ses immortels devanciers, celui à qui pensait déjà Pascal quand il écrivait : « Le génie est une longue patience ». Ce fut un triomphe patient que celui de Washington, vaincu, abandonné, vilipendé, rétablissant cependant la fortune. Ce fut un triomphe patient que celui de Lincoln, vaincu, parvenu après quatre années de guerre civile, à la veille de la défaite définitive, tenant tête au destin. Ce fut un triomphe patient que celui de Wilson, et pour l'ennoblissement des hommes et aussi l'édification de ceux qui les veulent conduire, sa vie, depuis bientôt trois ans, mériterait d'être rapportée de jour à jour, par un annaliste digne d'elle.

Lorsqu'il y a six mois, l'armée américaine débarquait sur les côtes de France, un cri d'admiration, sorti à la fois de nos cœurs et de nos consciences, montait vers elle. Là, cependant, n'était pas le miracle. Un homme, seul, impénétrable, chargé de pouvoirs redoutables, venait, en Amérique, de déchaîner « la force à outrance ». Là n'était pas l'émerveillement. Comment cet homme avait-il pu se rendre capable de donner cet ordre ? Dans l'exaltation pour la justice qui animait ces citoyens en armes, quelle part était la sienne ? Il faudrait reprendre, l'un après l'autre, ses incomparables messages. Chacun marque une étape sur une route difficile, quelquefois une retraite.

...

... Quel but poursuivait le Président qui fit de sa fonction un apostolat et qui, avant de faire appel à la force légale, voulait faire appel à la force morale ? Voici :

Dans cette Amérique formidable, creuset de tant de races dissemblables, où une population venue de tant d'horizons mêle sur le même chemin tant d'empreintes, bien des hommes, certes, surtout au cœur des vastes cités, étaient tournés vers la France. Mais notre défiance de nos vertus, notre croyance en nos défauts, cette innommable propagande allemande qui a failli pourrir le monde, tout cela nous avait nui. Comment, de plus, associer tous ensemble à la guerre lointaine, cent dix millions d'êtres, pour la plupart dispersés dans les solitudes ? Seize mille kilomètres séparaient Verdun de cet Ouest américain, tourné vers le Pacifique, habitué à regarder l'Europe, à rebours, par la Sibérie et la Russie... Or, le Président Wilson vint qui entreprit la conquête intellectuelle et morale d'une grande partie de ses concitoyens. Il aurait pu ordonner : il préféra convaincre.

Ah ! les admirables paroles ! Elles restituent à la parole publique sa noblesse qui est de préparer ou d'expliquer l'action. Le Parlement est fermé au Président et à ses ministres et c'est d'une tribune officieuse que s'élance sa pensée. Elle avance, heurte l'obstacle, s'arrête, le tourne, reprend, rétrograde quelquefois, monte toujours, enfin domine. Avant de parler, le premier des citoyens américains est penché sur son pays. Il en surveille les échos, il en perçoit les rumeurs, aucune manifestation ne lui échappe. Il lit par milliers les lettres qui lui sont adressées. A-t-il émis une pensée que tel événement semble démentir ? il attend, paraît se résigner, reprend. Toujours sur le même sillon, il entend derrière lui la montée de tout un peuple. Il rappelle, en les élargissant à la mesure d'un monde nouveau, les principes d'indépendance humaine. Certes, d'autres, dont il partage l'opinion, s'impatientent. Mais il les modère, car il faut que tout un peuple se lève et il rêve moins d'une conscription voulue par la loi que d'un enthousiasme réglé voulu par la conscience. Il ne faut pas qu'on se batte pour obéir au Président, mais pour obéir à l'Idée.

Le jour est enfin venu où l'Idée est descendue dans toutes les consciences. C'est le moment que choisit l'Allemagne. On rapporte que le Président Wilson se disposait à sortir de la Maison-Blanche, quand vint le trouver M. Lansing, porteur de la déclaration de guerre sous-marine.

— Ce n'est pas sérieux... dit le Président.

— Rien n'est plus sérieux.

— Bien. J'ai promis à Mme Wilson de la conduire au golf. Revenez dans une heure et que tous les préparatifs soient faits...

Les préparatifs, c'étaient les passeports pour l'ambassadeur allemand.

Une heure après eut lieu entre le Président et M. Lansing un bref entretien : c'était la guerre. « Dites à l'ambassadeur qu'il quitte le territoire et qu'il remercie, quand il sera sorti de nos eaux territoriales, la loyauté britannique et la loyauté française. »

L'un des plus grands événements de l'Histoire avait la simplicité d'une scène domestique.

... Tout à l'heure, sur la voie triomphale, le peuple de Paris, qui jamais n'aura mieux représenté, dans sa noble synthèse, le peuple de France, ira acclamer ce grand citoyen. Avec cette curiosité bien naturelle qui anime chaque être, soit que l'on veuille garder en soi les traits d'une physionomie célèbre, soit qu'on veuille, au rapide travail de l'analyse, chercher sur les traits l'empreinte des qualités, chacun regardera. Je sais que tous liront sur ce ferme et fin visage, sur ce front tranquille et lisse, dans ces yeux dont le regard est à la fois scrutateur et malicieux, sur ces lèvres minces qui ne se desserrent jamais pour l'inutile conversation, qui ne s'ouvrent que pour l'ordre bref ou le sourire affectueux. Ils verront la grandeur humaine.

...

Je m'explique.

Cet Américain impassible, en apparence impénétrable comme tous les hommes qui ont la pudeur sacrée de leurs sentiments, est un magnifique champion de l'idéal. Je ne vise pas, en parlant ainsi, les paroles par lui jetées au monde. Ces paroles ne furent que la manifestation d'un état d'esprit. Quel état d'esprit ? L'esprit de protestation contre le fatalisme historique, contre cette doctrine avilissante qui enseignait la suprématie du fait dans le monde et que l'homme s'y devait courber. Cette théorie fut créée par l'Ecole philosophique allemande. C'est elle qui a imprégné tout un peuple.

Et l'on voit, tout de suite, dans tous les ordres, les ravages qu'elle a pu causer. Scumis à la fatalité du fait, l'homme est tenté de s'y résigner, il est vaincu d'avance et voilà comment il devient esclave. Ou si les circonstances lui assurent le triomphe, il s'innocente dans les pires cruautés, en se croyant l'instrument choisi du fait souverain, et voilà comment il devient tyran.

Je l'ai dit au début de cet article, M. Wilson n'a pas été mêlé aux faits, il les a façonnés. Il n'a pas accepté cette supériorité mécanique qui annihile la volonté et le courage. Par là, il a donné à tous les hommes l'exemple merveilleux de leur propre puissance... Il peut descendre du pouvoir, il demeurera un citoyen de l'Humanité.

René VIVIANI.

Le maréchal Foch à Trèves

Bâle, 13 Décembre. — On mande de Trèves :

Le maréchal Foch est arrivé hier avec quarante personnes. Il s'est rendu à l'Hôtel de la Poste où loge la commission allemande d'armistice.

France-Serbie

Salonique, 13 Décembre. — La légation de France est réinstallée à Belgrade.

SUR LE PARCOURS, A PARIS

Dessin de *Marcel ARNAC.*

— J'ai chaud au derrière, et puis demain matin, je verrai passer Wilson !...

SUR LE RHIN

AMÉRICAINS ANGLAIS ET FRANÇAIS occupent leurs têtes de pont

13 *Décembre.* — *La 3e armée américaine a traversé le Rhin aujourd'hui et occupé la tête de pont de Coblence.* — (Officiel américain.)

13 Décembre. — *Hier, nos troupes avancées ont traversé le Rhin et ont commencé l'occupation de la tête de pont de Cologne. Ce soir, elles avaient atteint la ligne générale Obr, Kassel, Siegburg, Odenthal, Opladen* (Officiel britannique.)

13 Décembre. — *Continuant leur marche en avant, les troupes de la 10e Armée, après avoir occupé Kreuznach, ont dépassé, le 9 décembre, la ligne Bretzenheim, Sprendlingen, Eichloch, Biebelnheim, Gau-Odernheim. Le même jour, nos éléments avancés ont pénétré dans Mayence* (Officiel français).

La tête de pont de Mayence

Si on lit les journaux aux enfers, Bismark aura tressailli de rage en apprenant qu'on prêtait aux autorités allemandes l'intention de nous demander main-forte pour rétablir l'ordre dans l'Allemagne du Centre et à Berlin. Il se dira qu'aux pires jours de 1871, il a été impuissant à nous infliger

une pareille humiliation et que nous n'avons pas eu besoin des baïonnettes étrangères pour venir à bout de la Commune.

En attendant que cette sensationnelle information se confirme, contentons-nous d'étudier la tête de pont de Mayence que nos troupes sont en train d'occuper. Les journaux allemands donnent sur son périmètre des précisions qui paraissent correspondre à la réalité.

Mayence, qui compte aujourd'hui 95.000 habitants, n'a pas été modernisé en tant que place forte. Les trois ponts sur le Rhin (dont deux de chemin de fer) ne sont protégés sur la rive gauche que par quelques vieux forts très rapprochés du noyau central, et sur la rive droite que par l'unique fort Petersberg. Pour qu'une armée puisse déboucher en grandes masses dans la vallée du Mein, il faut être maître du massif boisé du Taunus et du Rheingau-Gebirge, qui s'étend au nord du Mein et du Rhin jusqu'au coude de Bingen. Nos avant-postes seront donc poussés sur le front Lorch, Michelbach, Walsdorf, Grand Feldberg (point culminant du Taunus, 880 mètres d'altitude), Oberursel, Steinbach, Rœdelheim, sur la Midda, et atteindront le Mein aux faubourgs ouest de Francfort. On voit que sur le front Lorch-Michelbach, nous serons à proximité des lignes américaines passant par Bornich et Klingelbach. En réalité, les deux têtes de pont de Mayence et de Coblence seront jointives. A Michelbach et à Walsdorf, nous tiendrons les points où les deux rivières de l'Aar et de l'Ems, affluents de la Lahn, sortent des défilés boisés du Taunus.

Au sud du Mein, le terrain est entièrement plat, découvert entre le Rhin et la petite ville de Gross-Gerau, boisé entre cette ville et Francfort. Le front passera par l'ouest de Francfort, Laugen, l'ouest de Darmstadt, Pfungstadt et Gerusheim-sur-le-Rhin, à une vingtaine de kilomètres en aval de Worms.

Si ces limites sont bien exactes, nous ne tiendrons pas garnison dans les grandes villes de Darmstadt (85.000 habitants) et de Francfort (plus de 400.000 habitants) ; mais elles seront à notre portée immédiate et ne devront d'ailleurs pas loger de troupes allemandes, puisqu'elles sont dans la zone neutre de 10 kilomètres de large prévue par l'armistice. Il n'est pas impossible que, le cas échéant, nous soyons appelés à y maintenir l'ordre.

A proximité de Mayence, nous nous installerons dans la grande ville de Wiesbaden, de plus de 100.000 habitants. Entre Wiesbaden et Bingen, nous occuperons le fameux Rheingau, où se trouvent les grands crus du Rhin, et plus longtemps que les Allemands n'ont occupé la montagne de Reims.

Lt-colonel de THOMASSON.

EN 2e PAGE :
L'aveugle voyant
Conte par Jean BERTHEROY

WILSON, TRIOMPHALEMENT ACCUEILLI A BREST, SERA AUJOURD'HUI ACCLAMÉ PAR TOUT PARIS

Le Président Wilson est l'hôte de la France. Dès le moment où, hier, l'illustre homme d'Etat a mis le pied sur le sol français, il a recueilli l'hommage imposant et émouvant de l'affectueuse admiration de tout un peuple.

Les acclamations sans fin qui l'ont salué, comme celles qui, ce matin, à Paris, jailliront sur son passage, sont, on peut le dire, le témoignage fidèle du sentiment unanime du pays, heureux, en cette occasion, de manifester son amitié fraternelle aux Etats-Unis en la personne de leur chef éminent.

Rappelons que le Président Wilson arrivera à 10 heures du matin à la gare du Bois de Boulogne où il sera reçu officiellement par le chef de l'Etat, le gouvernement français, les présidents des Chambres et les présidents des deux assemblées municipales.

Le cortège suivra l'itinéraire suivant :

Gare du Bois de Boulogne, avenue du Bois-de-Boulogne, place de l'Etoile, avenue des Champs-Elysées, avenue Alexandre-III, pont Alexandre-III, quai d'Orsay, pont de la Concorde, place de la Concorde, rue Royale, place de la Madeleine, boulevard Malesherbes, boulevard Haussmann, avenue de Messine, rue de Monceau.

Le programme de la journée d'aujourd'hui comprend, on le sait, le déjeuner offert à l'Elysée, à 12 heures 30, par le Président de la République ; celui de lundi, la réception de M. Wilson à l'Hôtel de Ville, à 14 h. 45.

A BREST

(*De l'envoyé spécial du* Petit Journal)

Brest, 13 Décembre. — Un fait sans précédent dans l'histoire vient de s'accomplir. Pour la première fois, un Président de la République des Etats-Unis, dans l'exercice de ses fonctions, a quitté le sol américain, et c'est pour rendre hommage à la France héroïque que le chef élu du grand peuple allié a voulu déroger non pas à une loi, mais à une coutume qui, jusqu'ici, avait été rigoureusement observée par tous ses prédécesseurs, depuis George Washington.

C'est à 3 heures 30 exactement que le Président Wilson a mis le pied sur le sol français, débarquant sur le môle 3 du port de commerce. Jusque-là, en effet, il était toujours en territoire américain puisque c'est un remorqueur de la marine fédérale qui est allé le prendre à bord du *George-Washington* pour l'amener à terre avec les ministres français venus de Paris pour le saluer au nom du gouvernement de la République française.

Minute inoubliable que celle où le Président Wilson franchit la passerelle, drapée aux couleurs tricolores, que des soldats américains jetèrent du môle à la coupée du *San-Tudno*, au moment où l'homme qui a tenu dans ses mains les destinées du monde entier et qui s'est fait le champion de la liberté allait poser pour la première fois le pied sur cette terre de France, de cette France qui était résignée à mourir plutôt que de vivre esclave ; il s'est arrêté une seconde, la tête découverte ; ses yeux gris-bleu regardent fixement derrière son binocle. Il semblait crispé par l'émotion. Tandis que, dans la rade, les canons des escadres tonnaient, une foule immense massée sur les parapets du cours d'Ajot qui domine toute la rade hurlait d'enthousiasme, criant sa reconnaissance.

A ceux qui, pour la première fois, le voyaient de près, Woodrow Wilson, avec son aspect sévère, avec sa face rasée, longue et osseuse, apparaissait comme un justicier.

L'arrivée du "George-Washington"

Vers 11 heures, ce matin, les guetteurs sémaphoriques de l'île d'Ouessant avaient signalé le *George-Washington*. L'ancien monstre de la marine de commerce allemande, de même que les esclaves anciens traînaient le char du général vainqueur, a eu l'humiliation de transporter en Europe celui qui a consommé la ruine du kaiser et de sa caste. Encadré par l'escadre du vice-amiral Henry Wilson, qui l'avait rencontré à 90 milles en mer, et par les deux croiseurs français *Amiral-Aube* et *Montcalm*, l'immense paquebot a franchi la passe vers midi 30.

Les cuirassés américains aux grands mâts métalliques et la nuée de destroyers, continuant leur chemin, se rangeaient en bataille sur deux lignes, tandis que le *George-Washington*, après être passé devant le fort Toulbroch qui le salutait de ses canons, mouillait en grande rade, attendant l'heure officielle du débarquement.

Presque à la même heure, le train ministériel, amenant de Paris MM. Stéphen Pichon, ministre des Affaires étrangères, Georges Leygues, ministre de la Marine, et André Tardieu, haut commissaire de la République française aux Etats-Unis, arrivait à la gare de Brest, ainsi que les délégations parlementaires. La foule acclame le ministre des Affaires étrangères et les personnalités américaines et françaises qui l'accompagnent.

Le cortège gagne aussitôt en automobile l'arsenal, salué sur tout le parcours par la foule que retenait une double haie de soldats.

Le canon tonne

Il est maintenant près de deux heures ; soudain, le canon tonne, les sirènes hurlent et, à quelques centaines de mètres à peine, car une épaisse brume de mer jette un voile sur le large, un tableau grandiose apparaît à nos yeux émerveillés.

Il n'y a pas moins d'une cinquantaine de bâtiments français, américains ou anglais.

La flotte des Etats-Unis est magnifique ; elle comprend une trentaine de destroyers et dix cuirassés.

La vedette *Dolmen* qui porte les personnages officiels accoste le *George-Washington* et MM. Stéphen Pichon, Leygues, Tardieu, ainsi que Mlle Wilson, M. Sharp et le général Pershing montent à bord du navire présidentiel.

Les ministres français sont salués à leur passage par les salves des navires américains.

M. Pichon salue M. Wilson au nom du gouvernement français

M. Stéphen Pichon, dès son arrivée à bord, souhaite la bienvenue à M. Wilson au nom du gouvernement français :

Nous avons l'insigne honneur, mes collègues et moi, de vous apporter, à votre arrivée en France, les souhaits de bienvenue du gouvernement de la République. Nous saluons dans votre personne le chef illustre de la grande nation américaine qui a rendu dans la guerre des services décisifs à la cause que nous soutenions ensemble et qui lui rendra, nous en sommes sûrs, les mêmes services dans la paix.

La France entière s'apprête à vous acclamer dans des manifestations enthousiastes. Délégués du Gouvernement et du Parlement, nous sommes fiers d'avoir été appelés à vous témoigner dès votre arrivée les sentiments de confiance et de gratitude qui sont ceux de l'unanimité de notre pays.

Réponse de M. Wilson

M. Wilson répond au ministre des Affaires étrangères :

Je suis profondément sensible aux paroles de bienvenue qui me sont adressées.

En m'approchant des rivages de la France, j'ai le sentiment que je n'apporte rien à cette noble nation qu'elle ne possède déjà en abondance.

Ce sera pour moi un privilège de contribuer en France à une paix qui permettra à nouveau la marche vers le progrès de l'ensemble du monde.

Il m'est doux de me souvenir de l'ancienne amitié qui unit nos patries, au moment où je m'apprête à débarquer sur la terre de France. Ces liens d'amitié me désignaient votre pays comme le point naturel de mon débarquement en Europe.

Nous examinerons en commun ce que vous avez fait, ce que nous avons fait et nous consacrerons les résultats de la commune victoire.

Je renouvelle au gouvernement de la République et au Parlement mes sincères remerciements les plus émus pour leur accueil qui m'a infiniment touché.

Les ministres français restèrent une demi-heure à bord du *George-Washington*, le temps d'être présentés à Mistress Wilson, à M. Lansing et aux personnalités de la suite présidentielle.

Un peu avant trois heures le *San-Tudno*, grand remorqueur à deux cheminées, tout peint en gris, accosta le paquebot, arborant le pavillon français, car MM. Pichon et Leygues étaient alors les hôtes de la marine américaine.

Un rayon de soleil de décembre perçait la brume et argentait tout le goulet. Les navires mouillés faisaient jouer tous leurs signaux électriques et, lorsque le *San-Tudno* s'éloigna du *George-Washington*, toutes les escadres alliées qui avaient arboré le grand pavois et dont les équipages, massés le long des bastingages, poussaient des hourras, tirèrent une salve de 101 coups de canon.

Sur le sol de France

Précédé d'une vedette de l'inspecteur du port, le *San-Tudno* passe lentement entre les deux lignes de navires, et vers 3 h. 20 il dépasse le musoir du port de commerce, tandis que les canons du château fort annoncent que le Président des Etats-Unis va débarquer sur le sol français et que la musique des équipages de la flotte joue l'hymne américain.

Sur le môle, les autorités civiles et militaires attendent l'hôte de la France. Une délégation de nurses de la « Red Cross » américaine, à la coiffe blanche et aux blouses bleu-clair, se tiennent près de la passerelle afin d'offrir une gerbe de fleurs à mistress Wilson. Après l'hymne américain, c'est la *Marseillaise*, puis les clairons des fusiliers marins sonnent aux champs et le *San-Tudno* accoste lentement. Sur le pont, avec le général Pershing, les parlementaires français qui ont accompagné les ministres jusqu'au *George-Washington* ; le vice-amiral Moreau, préfet maritime de Brest, est debout à la coupée et dirige lui-même la manœuvre, faisant avancer un peu le *San-Tudno* pour que la passerelle soit juste devant la tente aux couleurs américaines et françaises, qui accède au salon de réception préparé dans le hall du môle. Les deux énormes roues du *San-Tudno* sont maintenant immobiles. Les soldats américains jettent la passerelle. MM. Pichon, Leygues et Tardieu descendent les premiers, puis les sénateurs et les députés, le général Pershing et quelques personnalités américaines. Miss Margaret Wilson paraît ensuite à la coupée avec son petit costume beige portant aux revers de sa petite vareuse les insignes de l'Y. M. C. A. Mistress Woodrow Wilson, vêtue de sombre avec une toque noire, précède immédiatement le Président, qui, une fois qu'il a pu dominer l'émotion que lui causent les acclamations frénétiques de la foule et des marins grimpés dans les haubans de tous les bateaux mouillés dans le port de commerce, salue pour remercier.

Ce sont alors les souhaits de bienvenue de la ville, les remercîments du Président. Puis les présentations. Après quoi, le cortège officiel se dirige vers la gare au milieu d'un enthousiasme indescriptible.

Ainsi avant d'arriver à Paris, le Président Wilson aura pu se rendre compte que les Français qui savent si bien se battre savent aussi aimer et prouver leur reconnaissance à qui les aime.

Henry Cossira.

(*Voir la suite en 3e page*)

LE CONSEIL MUNICIPAL donne au Président Wilson le titre de Citoyen de Paris

Le Conseil municipal, sur la proposition de M. Gent, syndic, a décerné, au cours de la séance d'hier, par acclamations, le titre de « Citoyen de Paris » au Président Wilson.

Dans son exposé des motifs, M. Gent dit :

La pensée qui a inspiré ma proposition est, avant tout, une pensée d'hommage et de reconnaissance pour le grand Président qui, pour la justice et le droit, a placé l'Amérique aux côtés des peuples libres de l'Europe contre l'oppression germanique et a ainsi rendu possible le triomphe magnifique auquel nous assistons aujourd'hui, pour l'homme d'Etat illustre qui a su formuler, en des termes impérissables, les conditions d'existence de la paix future et de la vie des nations.

Mais, en demandant au Président Wilson de vouloir bien accepter le titre de « Citoyen de Paris », nous entendons aussi faire honneur à nous-mêmes, puisque nous nous « incorporons » pour ainsi dire l'homme qui, dans le grand drame que nous venons de vivre, a incarné le mieux et incarnera demain, dans le grand régime final, la conscience universelle.

Il est à remarquer que c'est la première fois que le titre de « Citoyen de Paris » est conféré ; la royauté donnait le titre de « Bourgeois de Paris » et l'Assemblée législative, sur le rapport de Guadet, le 26 août 1792, décernait le titre de « Citoyen français » notamment à Washington.

4 OU 5.000 PRISONNIERS vont être rapatriés journellement par mer

On s'était ému de la lenteur du rapatriement des prisonniers français retenus dans les camps de l'Allemagne du Nord qui doit, comme on sait, s'effectuer par mer. En raison de la pénurie de navires disponibles, le nombre des rapatriés par cette voie était relativement faible.

Le gouvernement français s'est préoccupé de remédier à cet inconvénient et a demandé le concours du gouvernement anglais. Accédant à cette sollicitation, l'Amirauté britannique a décidé de mettre à la disposition de la France quatorze navires, ce qui permettra de porter le chiffre des prisonniers rapatriés à 4 ou 5,000 par jour.

En outre, pour augmenter encore ce rendement, des navires allemands vont être utilisés.

LA DÉMOBILISATION

1.200.000 hommes seront libérés d'ici 5 à 7 semaines

Il n'y aura pas de sursis nouveaux

La question de la démobilisation qui avait été amorcée mercredi dernier à la Chambre et qui avait été ajournée à la demande du gouvernement, a fait hier l'objet d'un débat approfondi, qui s'est terminé par le vote d'un ordre du jour de confiance, voté à mains levées.

M. Louis Deschamps, le nouveau sous-secrétaire d'Etat à la Démobilisation, avait, ce jour-là, demandé un délai pour répondre : le temps nécessaire pour mener à bonne fin les conversations utiles et indispensables entre le haut commandement et le gouvernement. L'accord s'étant fait, M. Deschamps n'a pas voulu tarder davantage à faire connaître au Parlement les grandes lignes du plan de démobilisation arrêté, et dès le début de la séance, il demande la parole pour une communication du gouvernement à ce sujet.

Aussitôt, on réclame sur divers bancs la discussion immédiate des interpellations en suspens sur le renvoi des vieilles classes. Et voici le débat engagé.

— La classe de 1891, dit M. Deschamps, est en cours de renvoi. Dans une dizaine de jours, tous les hommes appartenant à cette classe seront rentrés dans leurs foyers.

A partir du 25 décembre commencera la dé-

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

mobilisation des R.A.T., ainsi que des pères de familles nombreuses et des veufs chargés d'enfants que leur situation range parmi les R. A. T.

Comment seront démobilisés les R. A. T.

Que fera-t-on pour les pères de familles nombreuses ? M. Deschamps l'indique en ces termes :

— La commission de l'armée et le groupe des familles nombreuses ont pensé que la réduction d'une classe par enfant ou pour le veuvage donnerait des résultats pratiques satisfaisants. Nous arrivons au chiffre de 250.000 hommes qui se trouvent ainsi de classe plus ancienne que la première à démobiliser, la classe 1892.

Vous aurez ensuite les classes 92, 93, 94 et suivantes et les pères de quatre et cinq enfants appartenant à des classes plus jeunes.

M. A. Borrel. — Et les hommes des départements frontières qui ont été mobilisés 250 jours avant l'appel de leurs classes ?

Le sous-secrétaire d'Etat. — Les hommes mobilisés dans ces conditions-là partiront avec les hommes de la classe 1892.

En résumé, 850.000 hommes appartenant aux classes R. A. T. ; 250.000 territoriaux devenus R. A. T. par leur situation de famille et 60 à 80.000 pères plus jeunes de familles nombreuses, vont être démobilisés en quelques semaines : c'est un total de 1.200.000 hommes à démobiliser.

Les difficultés de transport

Mais il faut compter avec les difficultés de transport.

Au moment de la mobilisation, on a pu transporter en quelques jours des centaines de milliers d'hommes, parce qu'on a suspendu le trafic commercial, parce que des stocks de denrées existaient à ce moment dans le pays. Aujourd'hui ce n'est pas possible, puisqu'il faut songer au ravitaillement des armées, de la population et des régions libérées, au ravitaillement de l'Italie et de la Suisse, au rapatriement des prisonniers, etc. D'autre part, le matériel s'est usé depuis la guerre, le matériel qui doit nous être livré par l'ennemi ne l'a pas encore été. Dans ces conditions, le problème est plus complexe qu'on ne le pensait.

Des " dépôts démobilisateurs " sont créés

— A quelle date les mobilisés peuvent-ils considérer qu'ils seront démobilisés ? demande M. Deschamps.

Le premier échelon, qui comprendra 600.000 hommes, sera composé tout d'abord de 250.000 pères de famille qui vont appartenir à des classes plus anciennes que la classe 1892, puis des classes 92 et 93, soit 350.000 hommes.

Les embarquements devront être effectués du 25 décembre au 8 janvier pour les hommes des armées, du 9 au 18 janvier pour les hommes du territoire.

Le deuxième échelon, composé des classes 94, 95, 96 et 97, ainsi que des pères de quatre enfants et des veufs, pères de trois enfants, sera libéré dans les conditions suivantes : du 21 janvier au 4 février pour les hommes des armées, du 5 au 14 février pour les hommes du territoire. Telles sont les précisions que vous nous demandiez avec juste raison. (Très bien ! Très bien !)

Des dépôts « démobilisateurs » seront créés dans chaque région pour les hommes dont la résidence sera à proximité ; ainsi, des retards seront évités. Le matériel, l'armement seront laissés dans les dépôts d'où les hommes partiront pour être démobilisés.

Les hommes qui seront mis en congé illimité ne devront pas rester plus de vingt-quatre heures dans les dépôts « démobilisateurs », sauf des cas d'impossibilité matérielle.

La commission de l'armée aura un droit de contrôle, je tiens à le déclarer.

La question des sursis

Le sous-secrétaire d'Etat indique maintenant les cadres dans lesquels doit être reprise la vie économique de façon à éviter le chômage.

— Il importe, dit-il, d'alléger ce qu'a de trop rigoureux la démobilisation par classes.

Les sursis devront être accordés avec la plus grande rapidité. J'ai songé à créer un organisme comprenant notamment les représentants de l'industrie, du commerce, de l'agriculture.

A l'extrême gauche, on proteste bruyamment, tandis que M. Deschamps termine en ces termes :

— Nous ne pouvons faire plus. Nous avons un adversaire qui n'a pas encore désarmé, dont les armées sont intactes en face des nôtres. (Applaudissements.)

Le programme que je vous ai exposé sera réalisé. Mais pour que la démobilisation puisse se faire sans heurt, il faut qu'il y ait une étroite union entre le gouvernement et le Parlement. C'est cette union que nous escomptons (Applaudissements.)

De nombreuses interventions se produisent ensuite : M. Delahaye, notamment, appelle l'attention du Gouvernement sur la nécessité de démobiliser, avant les autres, les soldats qui auront eu plusieurs frères morts pour la patrie. M. Deschamps fait connaître qu'il y a aux armées 120,000 hommes ayant perdu deux frères au front, 30,000 d'entre eux vont être immédiatement libérés conformément au plan de démobilisation qu'il a exposé tout à l'heure. Les autres le seront incessamment.

Après des observations de MM. Bonnevay, Pasqual, Ribeyre, Dalbiez, l'amiral Bienaimé et Albert Thomas, le débat est épuisé.

Cinq ordres du jour ont été déposés. Ils émanent de MM. Voilin, Delahaye, Dalbiez, Plissonnier et J.-B. Morin, ce dernier, impliquant la confiance dans le gouvernement « pour assurer la démobilisation dans les meilleures conditions possibles de rapidité et d'égalité ».

M. Deschamps. — Le gouvernement n'accepte que l'ordre du jour de M. J.-B. Morin et pose la question de confiance sur la priorité.

Vote de l'ordre du jour de confiance

On va voter, mais tout un débat surgit alors sur la question de savoir s'il y aura ou non des sursis précédant la démobilisation de la classe à laquelle appartiennent les hommes qui en bénéficieront. Finalement, un sixième ordre du jour est déposé par M. Paul Morel. Il est ainsi libellé :

« La Chambre, prenant acte des déclarations du gouvernement, confiante en lui pour procéder à la démobilisation en appliquant le principe d'égalité par le renvoi classe par classe, compte tenu des charges de famille et repoussant toute addition, passe à l'ordre du jour. »

M. Deschamps accepte cet ordre du jour.

M. Paul Morel. — Il ne faut pas de malentendu. Mon ordre du jour signifie la démobilisation par classes, avec la plus stricte égalité, sans sursis nouveau. Il comporte en outre la confiance dans le gouvernement.

Nous demandons à la Chambre de le voter ; nous sommes persuadés qu'il répond à son sentiment quasi unanime. (Très bien ! très bien !)

Le sous-secrétaire d'Etat à la démobilisation. Je suis d'accord avec les déclarations de M. Paul Morel.

A mains levées, cet ordre du jour est adopté.

Le régime des mines

Dans une séance spéciale qu'elle a tenue hier matin, la Chambre a voté à mains levées les dernières dispositions puis l'ensemble du projet modifiant la loi de 1810 sur les mines. Au cours de la discussion, M. Loucheur, ministre de la Reconstitution industrielle, a été amené à annoncer le dépôt prochain d'un projet complétant la liste des produits pour lesquels le comité devra être consulté, la loi de 1810 n'ayant pu prévoir certains gîtes minéraux, comme la bauxite, découverts depuis.

Séance mardi matin : les pensions.

La suppression des fortifications

M. Dausset vient de faire parvenir à ses collègues du Conseil municipal une proposition relative à « l'exécution directe et immédiate, dès le vote de la loi, d'une partie de la démolition et de l'aménagement de l'enceinte fortifiée ».

Dans ce travail, M. Dausset expose que la Ville de Paris et le département de la Seine sont d'accord pour supprimer les fortifications, pour voir disparaître le mur et le fossé qui séparent Paris de sa banlieue, dont l'inutilité a été démontrée par la dernière guerre, pour créer des espaces libres, des habitations à bon marché, etc., etc.

PROPOS D'ACTUALITÉ

Pour un petit-fils de Rouget de Lisle

Je lis dans les feuilles que partout, à Strasbourg, à Colmar, à Mulhouse, les musiques ont joué l'air fameux : « *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine* », et que les populations l'ont chanté avec des paroles nouvelles. De toutes les chansons patriotiques qui virent le jour après 70 — et Dieu sait s'il y en eut !! — c'est la seule qui a survécu. Elle en valait la peine. Je ne sais rien de plus pathétique que son couplet en mineur, rien de plus éclatant que son refrain en majeur, qui s'élève comme un défi. On a raison de faire revivre cela : c'est de la belle et bonne chanson.

Mais qui pensera à donner un souvenir à son auteur ?

Rouget de Lisle savait à peine la musique, et, en dehors de la *Marseillaise*, il n'a fait rien qui vaille. Ben-Tayoux, bon musicien, pianiste même, d'un réel talent, n'a guère composé que des danses et des chansons. Le jour où il fit « *Alsace et Lorraine* », il eut, comme Rouget de Lisle, sa petite minute de génie. Cette petite minute-là doit suffire pour assurer un peu de reconnaissance à sa mémoire.

J'ai eu maintes fois la visite, il y a quelques années, de ce petit homme enthousiaste et exubérant. Ami fervent du *Petit Journal*, qu'il lisait depuis sa fondation, il aimait à m'apporter de temps à autre ses idées, ses critiques sur les événements du jour. C'était l'époque où la conquête allemande s'effectuait tout doucement chez nous, dans l'art aussi bien que dans le commerce : sur cinq représentations à l'Opéra, on jouait trois fois du Wagner ; et le papa Ben-Tayoux, qui n'avait pas perdu le souvenir des immondes injures que le compositeur boche avait déversées sur Paris en 1871, ne décolérait pas.

Comme je lui avais dit toute mon admiration pour son « chant national », il m'en apporta un jour un exemplaire avec cette dédicace : « A Jean Lecoq, dernier adieu de Ben-Tayoux. »

« Dernier adieu »... le pauvre homme ne croyait pas dire si juste. Je ne le revis plus. Il est mort il y a quelques mois, trop tôt pour jouir de la victoire, qui eût été la plus grande joie de sa vie. Il habitait une petite maisonnette à Courbevoie. C'est, je crois bien, au cimetière de cette ville qu'il est enterré.

On nous contait l'autre jour l'histoire d'un vieil Alsacien qui, se sentant mourir avant la délivrance, avait dit à un de ses voisins : « Quand les Français auront repris l'Alsace, tu viendras sur ma tombe et tu me crieras : « Ils sont là !... » Eh bien, je voudrais qu'on fît la même chose pour le papa Ben-Tayoux ; je voudrais que nos groupements d'Alsace-Lorraine, nos sociétés patriotiques allassent lui crier : « Nous avons repris l'Alsace et la Lorraine ! » ; je voudrais que l'ami Noté lui chantât sur sa tombe sa belle chanson avec les paroles nouvelles, les paroles de triomphe ; je voudrais qu'on jetât quelques fleurettes détachées du gros bouquet de la reconnaissance nationale sur le cercueil de ce petit-fils de Rouget de Lisle.

Il a bien mérité cela.

Jean Lecoq.

MAXIMA ACHÈTE AU MAXIMUM
OBJETS D'ART et d'Ameublement ANTIQUITÉS BIJOUX AUTOS de Marques
MAXIMA VEND AU MEILLEUR PRIX
GALERIES d'EXPOSITION : 3, Rue Taitbout. Tél. Gutenberg 14-50

CONTES DU " PETIT JOURNAL "

L'aveugle voyant

Ce n'était point un aveugle de la guerre, mais un pauvre enfant qui était né et qui avait grandi sans connaître la clarté du jour. Il avait maintenant vingt ans. Comme il était d'une santé délicate, ses parents n'avaient pas consenti à se séparer de lui pour le placer dans une école où il aurait appris ce qu'on apprend à ses pareils ; ils l'avaient gardé près d'eux à la campagne, le laissant libre d'errer à son gré parmi les plantes et les bêtes, d'écouter le chant de l'alouette dès que le soleil se levait, et de respirer le parfum des roses dans le vent du soir. Martial comprenait la vie par les sons et par les odeurs ; il s'était fait un tableau du monde extérieur, sur lequel il promenait sa pensée ; mais il ignorait tout de qui anime et ordonne le vivant Cosmos ; il ignorait tout du divin et de l'amour.

Un matin d'avril, il se promenait selon sa coutume ; l'air était si doux, le réveil de la nature si enivrant que, pour la première fois, il eut le désir de s'aventurer plus loin, au delà des sentiers battus que son pas hésitant suivait chaque jour. Il sortit hors des barrières, goûtant le plaisir nouveau de cette demi-liberté. Il s'avançait seul au milieu de la route qu'il sentait vaste et vide devant lui. Il allait à la rencontre de quelque chose d'inconnu, et son cœur battait contre sa poitrine comme un oiseau pressé de s'échapper du nid. Il se sentait jeune et fort ; il oubliait presque son état infirme et l'impossibilité en laquelle il se trouvait de ne jamais rien voir de réel. Que le jour ce matin devait être beau ! Il y avait aux arbres des feuilles naissantes, à travers quoi les rayons du soleil se glissaient subreptice-ment ; dans la plaine, la lumière frappait les sillons ; une chaleur plus vive montait de ce côté, en même temps que s'élevait vers le ciel la fumée blonde des chaumières. Martial percevait tout cela comme dans un rêve ébloui.

C'était l'instant où les paysans commençaient à revenir du marché avec leurs corbeilles vides ; leurs voix les précédaient dans le chemin ; ces voix de femme, hautes et claires, ces voix sans corps, sans visages, frappaient le jeune homme d'une contraction violente ; ces voix étaient des âmes, des vibrations aériennes qui s'éloignaient, qui se perdaient dans l'espace. Et personne ne prenait garde à lui, assis au bord du chemin.

Alors, il pleura. Sa joie, son ivresse de tout à l'heure se fondaient dans ces sanglots qui venaient des profondeurs de sa misère, de cette solitude irrémédiable dont il s'apercevait soudain. Il était seul dans le vaste monde, isolé du monde, enveloppé de doute et de ténèbres ; à mesure que l'ombre des jours tournerait sur lui, il sentirait davantage cette déchéance ; et plus les fleurs auraient de parfums, plus le soleil aurait de rayons, plus il souffrirait de traverser ainsi la vie, les yeux clos et les mains ouvertes...

Cependant, auprès de lui, une de ces passantes s'était arrêtée ; — comment avait-il la certitude qu'elle était jeune et que c'était une femme ? Elle ne lui avait point parlé ; il avait respiré seulement l'arome léger exhalé de sa chevelure ; car, agenouillée sur le sol, elle ramassait les menthes sauvages qui croissaient en abondance à cet endroit.

— Si je pouvais vous aider ! murmura-t-il.

Il savait bien que c'était impossible ; mais ce qu'il voulait, c'était entendre sa voix. Elle s'était relevée, et il la sentait maintenant debout, prête à reprendre sa route.

— Ne partez pas ! Restez ! supplia-t-il.

Allait-il de nouveau se retrouver seul ? Mais non ; elle se penchait sur son épaule, elle l'effleurait d'une caresse au front :

— Pauvre petit !

— Dites-moi au moins votre nom.

— Marie.

Alors, de ce qu'elle s'était nommée, il crut la posséder davantage. Il balbutia, étonné de son audace :

— Si vous voulez, demain je pourrai revenir ici ?

— Oui, dit-elle, demain et tous les autres matins.

Pourquoi s'était-elle montrée si compatissante ? Peut-être avait-elle elle-même souffert ?... Martial aurait souhaité pénétrer d'emblée le mystère de cette âme et en surprendre toutes les ombres furtives. Sa cécité ne lui était plus qu'une infirmité secondaire, puisqu'il s'en découvrait une autre, commune à tous les êtres, l'impossibilité de savoir, de connaître, d'apercevoir ce qui se passe dans le jardin secret des consciences. Marie était douce et simple. Leur conversation ne les entraînait jamais à des confidences. Cependant il était sûr qu'elle avait un secret, et il aurait donné le meilleur de soi pour que ce secret cessât de se poser entre eux deux...

Une fois il osa pourtant l'interroger :

— Cela ne t'ennuie pas de venir ainsi chaque jour ? Ne te lasseras-tu pas de cette aumône que tu me fais ? Oh ! si tu cessais de venir, ce serait pour moi le commencement de la mort !...

Il avait posé la main sur le visage de Marie, et bientôt il avait senti des larmes couler, moites, sur ses joues. Alors il avait eu un mouvement de joie brutale :

— Ah ! tu pleures comme je pleurais quand tu t'es arrêtée au bord de la route ! Tu souffres donc, toi aussi ? Je veux savoir d'où vient cette peine.

Elle s'était levée et s'éloignait à grands pas.

— Adieu ! Adieu ! lui cria-t-elle.

Il ne l'avait plus revue ; il ne souhaitait plus la revoir. Il savait à présent tout ce qu'il avait voulu savoir d'elle. La lumière tout à coup s'était faite dans son esprit. Il avait eu la conception totale de l'amour.

Il ne l'aimait point et elle avait cru l'aimer. Elle avait pris pour un attrait naturel du cœur ce penchant qui subitement l'avait inclinée sur cette pauvre vie d'infirme ; et cela avait duré l'espace d'un printemps, le temps que mettent les fleurs à fleurir sur les buissons. Puis un autre était venu qui, celui-là, avait su s'emparer d'elle, de ses sentiments, de sa volonté. Elle était une épouse heureuse aux bras d'un heureux époux. Et Martial était retombé dans sa solitude... Mais cette solitude était peuplée d'incarnations innombrables. S'il n'avait pas connu Marie, s'il n'avait pas respiré le parfum de sa chevelure et senti l'émoi de son jeune sang lorsqu'il lui prenait la main, aurait-il jamais compris le miracle de la nature éternelle et tout ce que révèlent les chants des oiseaux à l'aurore, le grand silence des midis d'été et l'odeur des roses dans la nuit ?

Jean BERTHEROY.

(Reproduction interdite)

75.000 volontaires pour compléter le cadre des réseaux de chemins de fer

On sait que M. Claveille, ministre des Travaux publics, a demandé récemment 75.000 volontaires pour compléter le cadre des réseaux de chemins de fer. Voici quelques détails sur les conditions d'engagement de ce nouveau personnel :

Tout d'abord il convient de remarquer que cet appel concerne exclusivement les militaires de la réserve de l'armée active ; c'est-à-dire des classes 1905 à 1916 incluses. Etant donné le nombre assez considérable d'emplois à attribuer, les volontaires demandés auront à leur disposition des places en qualité d'ingénieurs, comptables, dessinateurs, chauffeurs, mécaniciens, aussi bien que des emplois d'agents de toutes catégories.

Les volontaires signeront un engagement qui prendra fin à la démobilisation des réseaux.

Il est entendu que les militaires qui désireraient rester au service des Compagnies pourront être titularisés dans leur emploi.

CE QUE CHAQUE HOMME DOIT SAVOIR

Pour vous raser de près, employez le Stick Johnson. Sa mousse, fraîche, légère, émolliente, parfumée, permet au fil du rasoir d'atteindre les moindres duvets, les poils les plus réfractaires. Après vous être rasé, employez l'Amyderm, qui supprime le feu du rasoir. Dépôt : Féret frères, faubourg Poissonnière, 37, Paris.

LES FINANCES

DE LA VILLE DE PARIS

Dans un mémoire, aussi bref que clair, adressé au Conseil municipal, M. Autrand, préfet de la Seine, avait exposé la situation de la trésorerie de la Ville de Paris ; il concluait en demandant au Conseil municipal l'autorisation de faire, auprès des pouvoirs publics, les diligences nécessaires en vue de l'émission de Bons municipaux jusqu'à concurrence de 250 millions, pour le remboursement desquels il serait pourvu, aux budgets des exercices 1919 et 1920, à la création des ressources nécessaires.

Sur le rapport de M. Ernest Caron, le Conseil municipal a approuvé, à l'unanimité, les conclusions du mémoire préfectoral.

C'est, en réalité, concluait l'honorable rapporteur, M. Ernest Caron, la dernière opération de trésorerie que fait la Ville de Paris. Les précédentes et celle-ci seront liquidées par l'emprunt de consolidation qui sera discuté d'ici la fin de l'année.

Au cours de la courte discussion, M. Louis Sellier, approuvant M. Ernest Caron, a déclaré que « l'Assemblée municipale ne » pouvait que souscrire à l'opération elle-» même et se féliciter de ce que le crédit de » la Ville était assez puissant pour lui être » par avance une garantie de la réussite. » Mais il a demandé que dans la session » budgétaire actuelle le Conseil et l'administration se mettent d'accord sur la politique financière de demain et s'entendent » sur la réalité de la situation financière » de la Ville de Paris et sur les besoins des » budgets les plus prochains. »

M. Dausset, rapporteur général du budget, fit remarquer que la situation financière avait été exposée dans le mémoire préfectoral et le rapport général de 1917, ainsi que dans une note spéciale (n° 40), en date du 2 juillet 1918.

De cette communication, nous extrayons les chiffres ci-après, qui permettront aux contribuables de se rendre compte de la situation financière de la Ville de Paris.

Donc, au mois de juillet, la situation de la dette flottante ou à court terme, résultant de la guerre, était la suivante :

Bons municipaux, à six mois ou à un an, en circulation au 1er juillet 1918, au soir	166.330.800
Obligations quinquennales de l'emprunt de 1917	638.383.500
Emprunt au Crédit Foncier (portion versée)	98.000.000
Total	902.714.300
Lorsque l'emprunt au Crédit Foncier sera complètement réalisé, ce total de	902.714.300
s'augmentera de (198 millions moins 98 millions)	100.000.000
chiffre auquel il y a lieu d'ajouter	6.084.500
de Bons municipaux remboursés et non réémis au 1er juillet, mais susceptibles de l'être en application du décret du 22 juin 1916.	
Et la dette flottante ou à court terme de guerre de la Ville atteindra le montant de	1.008.798.800
A cette somme de 1 milliard 8.798.800 il faut ajouter	250.000.000
de nouveaux Bons à émettre en conformité de la délibération du 25 novembre.	
Ce qui porte à	1.258.798.800

le montant de la dette flottante de la Ville de Paris.

C'est pour consolider cette somme que M. Dausset a demandé au Conseil de statuer aussi rapidement que possible sur le projet d'emprunt des quinze cents millions nécessaires.

Dès que l'Assemblée sera saisie du mémoire préfectoral, la Commission se réunira et soumettra son rapport au Conseil municipal.

Pour que tous connaissent les changements dans la législation accomplis depuis quatre ans

Depuis quatre ans, des modifications importantes ont été apportées dans notre législation et s'il est entendu que « nul n'est censé ignorer la loi », il est impossible de ne pas se rendre compte que beaucoup de nos compatriotes ont toutes les raisons pour ne pas les connaître. Sans parler de nos braves poilus qui, dans les journées de durs combats qu'ils soutenaient, ont bien pu ne pas suivre attentivement les travaux du Parlement, il est bien certain que les millions de Français demeurés dans les régions envahies ne savent rien, mais rien, de l'œuvre législative accomplie depuis 1914 ; il en est de même pour nos prisonniers, civils et militaires.

C'est pour eux que le *Petit Journal* va passer rapidement en revue les principales de ces nouvelles dispositions, qui sont définitives, et en dehors des mesures motivées par l'état de guerre.

Nous ne pourrons que les énumérer, et en indiquer en quelques mots l'économie, en même temps que le numéro de l'*Officiel* où elles ont paru, et auquel nos lecteurs pourront se reporter.

Pour les analyser, en effet, même avec la préoccupation d'être bref, il faudrait plus d'un volume.

Propriétaires, locataires, fermiers, agriculteurs

Une des lois les plus importantes est celle du 9 mars 1918, promulguée à l'*Officiel* du 12, et qui a mis fin au régime des moratoires, *en matière de loyers*.

Elle a pour but de « régler toutes les contestations entre propriétaires et locataires, nées par suite de la guerre et relatives à l'exécution ou à la résiliation des baux à loyer ». Elle a établi une juridiction spéciale pour juger les différends de cette nature : la commission arbitrale.

Les articles 29 et 30 de cette loi prévoient, pour les propriétaires, le droit à une indemnité, résultant de l'application de la nouvelle législation.

Un arrêté ministériel du 10 mai 1918 (*Officiel* du 12 mai) détermine la forme de la demande et les pièces à produire.

En ce qui concerne *les baux des fermiers et des métayers* qui ont été mobilisés, des décrets relatifs à la prorogation et à la suspension ont été pris, périodiquement, depuis le 19 septembre 1914.

Celui du 22 octobre 1918 (*Officiel* du 23) décide que les dispositions précédentes seront applicables aux baux qui doivent prendre fin ou commencer à courir dans la période du 1er janvier 1919 au 31 mars de la même année.

La loi du 17 août 1917 (*Officiel* du 19) concerne la résiliation des autres baux ruraux.

Le *Journal Officiel* du 8 mai 1918 contient la loi du 4 mai relative à *la mise en culture des terres abandonnées* pendant la guerre. Une somme de cent millions a été mise à la disposition du ministre de l'Agriculture, pour consentir des avances remboursables, sans intérêt, aux préfets, présidents de comités départementaux d'action agricole, en vue de faciliter la remise en culture des parcelles et terres abandonnées.

Le décret portant règlement d'administration publique pour l'application de cette loi a paru à l'*Officiel* du 13 juillet 1918.

La loi du 3 mai 1841 sur l'*expropriation pour cause d'utilité publique* a été modifiée le 6 novembre 1918. Les nouvelles dispositions sont insérées à l'*Officiel* du 12 novembre.

Une loi du 2 août 1918 (*Officiel* du 4 août) a organisé l'*enseignement professionnel public de l'agriculture* (Institut, écoles nationales, fermes-écoles).

Le 27 novembre 1918, a été votée une loi ayant pour objet *le remembrement de la propriété rurale*.

Lorsque, dans un territoire qui peut dépendre d'une ou de plusieurs communes, ou sections de commune limitrophes, les propriétés non bâties sont morcelées et dispersées, il pourra être procédé au remembrement au moyen d'une nouvelle distribution des terres. Le but exclusif de cette opération est l'amélioration de l'exploitation agricole des biens qui y sont soumis. (*Officiel* du 1er décembre 1918.)

(*A suivre.*)

STICK JOHNSON'S
Le MEILLEUR SAVON pour la BARBE
Parfs HYALINE, 37, Fg Poissonnière, Paris.

ECHOS

Le Conseil d'administration de la Compagnie des Messageries Maritimes a nommé, en remplacement de M. Octave Noël, administrateur, M. Maurice Pilliard, précédemment directeur de la Compagnie à Paris, qui, mobilisé comme simple soldat d'infanterie, est aujourd'hui capitaine. Le Conseil a nommé directeur général de la Compagnie M. Georges Philippar, qui assurait par intérim les fonctions de directeur depuis août 1914.

L'ancien conventionnel Jean Bon Saint-André, étant préfet de Mayence, en 1813, Napoléon avait un jour pris place sur un bateau qui remontait le Rhin, avec le prince de Nassau, le préfet et Beugnot. Un moment, pendant que l'Empereur, debout sur l'un des côtés et penché sur le fleuve, semblait abîmé dans sa rêverie, le préfet dit à Beugnot : « Quelle étrange position ! Le sort du monde dépend d'un coup de pied de plus ou de moins ! » Et Beugnot : « Au nom du ciel, taisez-vous ! » Mais l'autre, impitoyable, haussa les épaules et répondit du même ton : « Soyez tranquille ; les hommes de résolution sont trop rares. »

La promenade finie, quand on regagna la préfecture derrière Napoléon, Beugnot revint sur cet incident, et alors le préfet lui dit gravement : « Croyez que nous pleurerons un jour des larmes de sang que cette promenade n'ait pas été sa dernière. »

Bon Saint-André mourut du typhus quelques semaines après en soignant les malades dans les hôpitaux de Mayence.

Le comité « Etat-Pax », que préside M. Adolphe Carnot, de l'Institut, a remis au gouvernement un projet d'organisation juridique des nations. Il déclare que la paix ne sera durable que s'il est institué un *Organisme juridique international permanent et indépendant*, qui disposerait, seul, de la force armée des nations ; que les charges de la guerre doivent légitimement incomber aux empires agresseurs et qu'un système nouveau d'équilibre financier international s'impose pour liquider au profit des Alliés les charges de la guerre.

La Société internationale de peinture et sculpture tiendra sa trente-troisième exposition aux galeries Georges Petit, 8, rue de Sèze, à partir d'aujourd'hui et jusqu'au 10 janvier.

Nous apprenons avec regret la mort de Mme Anatole François, mère de notre sympathique confrère, le sous-lieutenant René François, du *Matin*, et de M. Jean François, secrétaire du préfet de police. Les obsèques auront lieu lundi prochain, à 10 heures, à l'église Saint-François-Xavier.

Le *Journal Officiel* du 6 Décembre porte à la connaissance du Pays la belle conduite du personnel de la SOCIÉTÉ CHIMIQUE DES USINES DU RHONE, qui a contribué avec un esprit de dévouement et de sacrifice au-dessus de tout éloge à la mise au point d'une fabrication dangereuse extrêmement importante pour la Défense Nationale.

Un décret ministériel autorise la reprise de la fabrication des gâteaux et de la pâtisserie.

« L'Ovolite » rappelle à sa nombreuse clientèle qu'elle remplace intégralement les œufs pour la confection de tous les gâteaux, entremets, crèmes, etc...

Conditions et renseignements : 75, avenue Niel, Paris XVIIe. — Tél. Wagram 54-04.

PROCHAINEMENT

Chagrin d'amour !

Grand roman inédit par M. A. de SIRA

FEUILLETON du Petit Journal du 14 Décembre 1918

— 36 — (*)

AMES DE FOUS

Scénario de Mme ALBERT DULAC
Films de la Sie Ame Cinématographes HARRY
61 rue de Chabrol. — Paris

RÉSUMÉ DES CINQ PREMIERS ÉPISODES

Le marquis de Sombreuse, sur ses vieux jours, a épousé une aventurière argentine, Lola del Riaz. Pour satisfaire ses goûts de luxe, il a, peu à peu, aliéné tous ses biens, sauf son château que sa réputation d'être hanté rend invendable.

Gérard Dacier, directeur d'une société métallurgique, l'achète cependant pour y installer une usine et, au cours des pourparlers, rencontre Irène, que le marquis a eue de son premier mariage. Les deux jeunes gens s'aiment, mais leur timidité réciproque les empêche de se l'avouer, et Irène, croyant l'ingénieur épris de sa belle-mère, consent à épouser le frère de celle-ci, Pedro, un assez mauvais sujet, qui n'en veut qu'à son argent.

Six mois se passent. Le marquis est mort subitement. Aussitôt son deuil terminé, Lola épousera Juan Philippini, un ami d'enfance qu'elle vient de retrouver.

Mais Irène, avertie par le notaire que son mari la ruine et la trompe, lui retire la procuration qu'elle lui a donnée pour administrer tous ses biens.

Lola et Pedro sont aux abois. C'est alors que celui-ci s'avise d'un article du Code qui donne au mari « la tutelle des biens de sa femme interdite ».

Il s'agira donc de faire passer Irène pour folle. Mais comment ?

Lola s'en charge. Elle lui verse un poison qui, peu à peu, lui fera perdre la raison.

Bientôt, en effet, Irène est enfermée par ses soins dans une maison de santé. Elle parvient enfin à s'en échapper, non toutefois sans avoir surpris les manœuvres criminelles de sa belle-mère.

Or, sur les bords de la Seine, on trouve la blouse d'infirmière qui lui a permis de se sauver.

On la croit morte. Que va faire Irène ? Pour disparaître sans laisser de traces, se souvenant qu'elle a appris la danse, elle s'engage dans une troupe en partance pour le Caire.

Trois ans plus tard, elle revient à Paris sous le nom de Sylvia Patricia.

Lola, Pedro et Gérard Dacier assistent à ses débuts et sont stupéfaits de sa ressemblance avec Irène. Quant à Juan, il en devient tellement amoureux qu'il abandonne sa femme pour tâcher de la convaincre de son amour.

Lola, désespérée, accepte l'invitation de venir passer quelques semaines avec Pedro à Sombreuse pour essayer d'oublier.

SIXIÈME ÉPISODE

HALLUCINATIONS ET RÉALITÉS

I. — **Autre départ** (Suite)

Et cependant, quand Juan avait quitté la ballerine, le cœur ulcéré d'amertume, jurant qu'il ne reviendrait jamais chez elle, le soir même il réapparaissait à l'Olympia, plus épris encore, plus fou peut-être, mendiant son pardon et prêt à tout ce qu'elle voudrait bien lui ordonner.

Délivré de l'ingénieur, maintenant, il allait pouvoir reprendre sa cour assidue et essayer de la convaincre enfin de son amour.

Il se précipita chez elle avec une hâte fébrile :

— Sylvia, supplia-t-il, serez-vous donc toujours aussi cruelle ?... Que vous ai-je fait pour mériter la rigueur que vous me montrez ?... Voyez, j'ai tout sacrifié pour vous... J'ai même quitté ma femme pour me consacrer entièrement à vous !...

— Et qui m'assure, s'exclama-t-elle avec une feinte crainte, qu'elle ne reviendra point nous faire, de nouveau, une ridicule scène de jalousie, comme l'autre jour ? C'est un démon que cette créature lorsqu'elle est en colère !

Mais il lui répondit en riant :

— Vous n'avez plus rien à redouter d'elle ! Nous en sommes débarrassés pour le moment et lorsqu'elle reviendra, elle sera calmée...

Et comme la danseuse le regardait d'un air interrogatif :

— Oui, expliqua-t-il, j'ai appris hier qu'elle avait quitté Paris avec son frère...

— Pour aller où ?

— Est-ce que je sais !... et puis, que m'importe !

Et il ajouta ironiquement :

— Du tout. J'entends être seule. Vous m'attendrez ici bien patiemment, ajouta-t-elle, et à mon retour vous viendrez me voir. Je vous apprendrai alors ce que je vous ai promis.

— C'est ça la bonne nouvelle ? s'écria-t-il effondré.

— N'est-ce pas une bonne nouvelle pour moi ? repartit-elle d'un ton railleur... Je m'étonne même que vous ne vous réjouissiez pas davantage de quelque chose qui me fait tant plaisir ! Vous manquez de galanterie, mon cher...

Mais déjà Juan avait pris son parti.

Torturé de désillusion, d'angoisse et de jalousie, il avait résolu d'éclaircir ce mystère.

— Elle me cache quelque chose, pensa-t-il... Il faut absolument que je sache où elle se rend... je la suivrai à son insu... et nous verrons bien !...

Et, s'inclinant devant la danseuse :

— En ce cas, ma toute belle, fit-il, je vous souhaite un bon voyage !..

II. — **Les trois corbeaux**

Les premiers jours de leur séjour au château de Sombreuse s'étaient passés pour ses hôtes dans le plus grand calme.

Dans ce pays lointain, troublé seulement par le bruit des machines et l'halètement des forges de l'usine, il était impossible de ne point ressentir un profond apaisement moral et physique.

Ils faisaient ensemble de longues promenades à travers la campagne éclatante de l'or des genêts jusqu'à ce que le crépuscule rougît de ses derniers rayons les grands chênes séculaires qui bordaient l'horizon.

Alors, ils regagnaient le château et s'installaient dans le cabinet de travail de l'ingénieur.

Gérard s'asseyait à son bureau. Lola, devant la fenêtre, se plongeait dans la lecture d'un livre, essayant d'oublier son chagrin. Quant à Pedro, allumant une cigarette, il se promenait de long en large, désœuvré, songeant mélancoliquement à Sylvia, et commençant à trouver le temps long loin de Paris et à désirer y retourner bientôt.

Peut-être allait-il exprimer à voix haute sa secrète pensée, quand on frappa à la porte.

C'était le concierge de l'usine.

— Quoi a-t-il, Joseph ? interrogea Gérard, en levant les yeux.

— C'est le maire qui demande à parler à Monsieur le Directeur...

— Le maire ? s'étonna Gérard... à cette heure-ci ?... Qu'est-ce qu'il me veut encore ?

— Je l'ignore, Monsieur le Directeur ; il désire vous entretenir sans retard.

— Il choisit mal son moment !... nous allions nous mettre à table dans quelques instants... et quand il commence ses histoires, celui-là, ça n'en finit pas !... dites-lui, Joseph, qu'il revienne demain !...

Lola, qui s'ennuyait, intervint alors :

— Vous pourriez peut-être le recevoir ?

— Puisque vous le désirez, chère madame ! consentit-il... mais je vais promptement l'expédier...

Et se tournant vers le concierge qui attendait toujours :

— Allons, introduisez M. le maire de Sombreuse !

L'autre entra.

Son visage exprimait un trouble profond dont il n'était point maître et il roulait fébrilement sa casquette entre ses doigts.

— Et alors, monsieur le maire, interrogea amicalement Gérard, en allant vers lui la main tendue, qu'y a-t-il pour votre service ?

— Ah ! monsieur, si vous saviez...

— Si je savais, repartit l'ingénieur en riant, je ne vous demanderais rien, mon brave homme !... Asseyez-vous là et apprenez-nous le motif de votre visite à pareille heure !

Le paysan était si ému qu'il ne prit point le siège que son interlocuteur lui désignait.

— Monsieur, murmura-t-il d'une voix mystérieuse, faut point demeurer au château, c'te nuit-ci !...

— Et pourquoi donc cela ?

GUY DE TERAMOND

(*A suivre*)

(*) Copyright by Guy de Téramond 1918.
Droits de reproduction réservés.

5 heures du matin DERNIÈRE HEURE 5 heures du matin

Le Président Wilson quitte Brest pour Paris

Brest, 13 Décembre. — J'en étais resté, dans ma précédente dépêche, à la réception du Président par la municipalité brestoise.

M. Hervagault, adjoint faisant fonctions de maire, devait naturellement souhaiter le premier la bienvenue au Président Wilson, mais, sans doute retenu par un barrage assez loin du salon de réception, il n'était pas là au moment psychologique. Cependant, il arriva à temps, et tandis qu'une mignonne petite Bretonne, toute en dentelles, offrait des fleurs à mistress Wilson, M. Hervagault lisait au Président une adresse dont il lui remettait ensuite le texte imprimé sur parchemin et dont voici un extrait :

Le vaisseau qui vous conduisit dans cette rade n'est-il pas déjà un symbole ? Sous les auspices de George Washington, champion de vos libertés, il amenait hier les légions de vos concitoyens pacifiques devenus soldats de la grande cause de l'indépendance des peuples. Sous ces mêmes auspices, aujourd'hui, vous venez apporter à la terre tourmentée d'Europe le réconfort de votre parole autorisée dans les angoissants débats où s'apaiseront nos querelles.

Le maire de Brest donne alors lecture d'une adresse votée hier soir par le conseil municipale et qui salue « l'éminent homme d'Etat qui personnifie avec tant de noblesse la liberté et le droit des peuples. »

Wilson remercie Brest

A son tour, M. Wilson prend la parole pour remercier la ville de Brest de son accueil chaleureux.

Vos aimables vœux sont vraiment délicieux. Je suis très honoré que la ville de Brest veuille bien me faire l'honneur d'associer mon nom à ses délibérations.

Depuis que les Etats-Unis sont entrés dans la guerre, nous nous sommes, pour ainsi dire, sentis identifiés avec Brest. Cette ville a gagné à elle la sympathie et l'affection que nous ressentons pour nos propres cités. Son hospitalité à nos hommes, sa bienvenue à ceux qui sont venus combattre sur le front français pour la cause commune contre un ennemi hors la loi, l'ont rapprochée tout particulièrement de notre peuple et de notre action.

Dans le grand conflit, les citoyens et le conseil municipal de Brest ont été si pleins d'attentions pour moi et m'ont fait tant d'honneur que ce sera pour moi un des plus charmants souvenirs de ma randonnée.

Il m'est très agréable de pouvoir venir joindre mes conseils à ceux de vos hommes publics pour l'établissement d'une paix qui sera conforme à l'idéal de la France et des Etats-Unis. Voulez-vous être assez bon pour faire savoir à vos collègues du Conseil municipal combien j'apprécie leur adresse et leur transmettre mes remerciements en mon nom personnel et au nom du grand peuple que je représente et auquel les citoyens de Brest ont offert une si cordiale hospitalité ?

Un peu avant 4 heures, le Président montait dans son automobile ornée du drapeau américain, ayant à côté de lui M. Stéphen Pichon et en face de lui le vice-amiral Moreau et M. Hervagault.

Toute la ville enthousiaste

Lorsque la voiture présidentielle apparut au bas de la rampe du port de commerce ce fut une immense clameur. Tous des enfants des écoles agitant des petits drapeaux étoilés acclamaient le Président auquel une double haie de soldats américains sans armes rendaient les honneurs. Le cours d'Ajot est complètement transformé depuis hier, avec des banderoles, des drapeaux et des guirlandes de feuillage. C'étaient les délégations bretonnes avec leurs jolis costumes du pays qui étaient venues de tous les villages de la Bretagne, leur maire en tête, jusqu'à la gare. Tout le long du cours d'Ajot, même dans les rues adjacentes, c'était une véritable mer humaine et les cris des Brestois retentissaient encore lorsque le train présidentiel démarre à 4 h. 30. — **Henry Cossira.**

Trois meetings

Brest, 13 Décembre. — Les trois meetings organisés hier soir par la C.G.T. ont eu lieu dans le plus grand calme ; pas d'incidents ou peu. M. Goude, député socialiste de la première circonscription de Brest, présidait la séance de la salle des Fêtes, à laquelle assistaient deux ou trois cents jeunes ouvriers de la pyrotechnie de Saint-Nicolas. Lorsque M. Jouhaux, le secrétaire général de la C.G.T., a voulu prendre la parole, une certaine obstruction s'est produite dans la salle, et c'est assez difficilement qu'il put parler.

Mais lorsque M. Jean Longuet parut à la tribune et développa son thème favori, que si la guerre avait pris fin, c'est que les ouvriers allemands l'avaient voulu, il se produisit le plus vif incident de la soirée. Un poilu qui se trouvait au milieu des auditeurs cria à haute voix :

« Bande d'embusqués ! C'est pour vous qu'on s'est fait casser la figure ! » appuyant son interruption des termes les plus violents. Aucune protestation ne se fit entendre.

Les autres orateurs se succédèrent, mais les uns après les autres les assistants s'essaimèrent et la sortie prit fin vers onze heures.

Modifications d'horaires dans les transports en raison de l'arrivée du Président Wilson

Aujourd'hui, en raison de l'arrivée du Président Wilson, la gare du Métropolitain Porte-Dauphine sera fermée à 8 h. 30 du matin. A partir de la même heure, la circulation des tramways empruntant ou traversant les voies suivies par le cortège officiel sera modifiée ainsi qu'il suit :

La Muette-rue Taitbout ne fonctionnera que de la Muette à l'Etoile (rue de Presbourg).

Boulogne-Madeleine, de Boulogne à l'Etoile (rue de Presbourg).

Villette-Trocadéro, de la Villette à la place des Ternes.

Bastille-Etoile, de Bastille à la place des Ternes.

Montrouge-Saint-Augustin, de Montrouge au boulevard de la Tour-Maubourg.

Gare du Nord-Mairie du XV, sera divisé en deux sections, l'une gare du Nord-Opéra, l'autre mairie du XV-boulevard de la Tour-Maubourg.

Montparnasse-Pereire sera divisé en deux sections, Montparnasse-Etoile (avenue Marceau) place Pereire-avenue des Ternes.

Tous les autres tramways partant de la Madeleine et empruntant le boulevard Malesherbes seront supprimés dans Paris à partir de 8 h. 30 et feront tête de ligne à la porte Maillot et à la porte des Ternes.

Le service régulier reprendra aussitôt après le passage du cortège officiel.

Une médaille de la Fidélité française

MM. Georges Bonnefous et Le Brecq, députés, ont déposé, hier, une proposition de loi tendant à instituer une médaille dite de la Fidélité française.

Cette médaille serait décernée à tous les Alsaciens et Lorrains des deux sexes ayant été condamnés à des peines d'amende, d'emprisonnement et d'exil par la justice ou les autorités allemandes pour avoir, pendant la période de 1870 à 1918, tenu un langage ou accompli des actes témoignant de leur attachement à la France.

La vie est joyeuse à Cologne

(*De l'envoyé spécial du* Petit Journal)

Cologne, 8 Décembre. — Il faut que la France vainqueur connaisse l'aspect de l'Allemagne vaincue.

A Paris, paraît-il, tout ferme encore à neuf heures et demie. Paris, dans sa gloire, n'a pas retrouvé sa vie ; or, à Cologne, voilà le spectacle : si des gens d'humeur heureuse entendent s'amuser, ce n'est pas à Paris, c'est à Cologne qu'ils doivent débarquer. Paris est libre, Paris renaît après quatre ans de menaces, Paris est la capitale de la victoire et Cologne est sous le pas de l'ennemi, et Cologne, d'un orgueil insensé, tombe dans la soumission et Cologne se demande ce qui l'attend.

Donc, depuis vingt-quatre heures nous vivons à Cologne. C'est la vie, la vie de Paris au temps joyeux de la paix. Ce n'est pas le plaisir de vous faire une nouvelle description qui m'engage à vous envoyer cette dépêche. Si ce n'était que cela, j'éprouverais un plus certain contentement à passer ce temps hors de mon bureau. C'est que je crois juste d'opposer aux tableaux faméliques d'Allemagne ce que, voyageur impartial, je constate. Je sais que je n'ai pas pénétré tous les foyers ; que la vie extérieure d'une cité n'est pas l'image exacte de sa vie profonde, mais je croise le peuple dans la rue, mais les malheurs d'autres temps m'ont fait traverser des pays éprouvés. Je me souviens des têtes qu'avaient les Serbes à l'époque de leur famine. Il n'était pas besoin de franchir leur porte pour comprendre ce qu'ils mangeaient.

Cologne a 700.000 habitants. C'est une des plus parfaites images de l'Allemagne, et Cologne est loin de faire pénitence. Déjà, traversant d'autres villes, le nombre d'hommes jeunes y circulant m'avait frappé ; il est fait de la moitié, soyons équitables, de démobilisés ; mais l'autre moitié n'avait pas bougé. A Cologne, même remarque : l'ennemi a ménagé ses forces.

Voulez-vous boire de la bière ? Entrez, messieurs, il est cent brasseries sur votre route. Plutôt, n'entrez pas, il n'est plus une place. Etes-vous gourmands ? Voilà des gâteaux aux devantures. En France, on a fermé les pâtisseries; ici on croirait qu'on les subventionne ; vous avez votre entremets à chaque repas. La marchandise n'est pas délicate, mais c'est une question de palais. A Paris, l'hiver dernier, les hôtels ménageaient le charbon ; il fait chaud dans ceux de Cologne, comme il faisait chaud dans ceux d'Aix-la-Chapelle, et tous les jours, à toute heure, vous ayez votre bain.

Manque-t-il de pudeur, ce peuple ? Tient-il à nous montrer que rien ne l'abat ? Cafés-concerts, cinémas, théâtres débordent. Nous nous y sommes pris deux jours d'avance pour nous assurer une place au *Vaisseau fantôme*. Dans la soirée, des music-halls eurent notre visite. On nous en ouvrit les portes sans vouloir accepter d'argent. Le contrôleur nous accompagna au milieu de la foule, nous cherchant une place. Des Allemands se tassèrent, nous eûmes notre coin. C'étaient d'immenses salles de bourgeois. La petite chanteuse blonde, qui possédait quelques grâces, commençait d'abord par sourire aux nouveaux arrivants, ses ennemis, et les bourgeois, entourant de nombreuses bouteilles de vin du Rhin reprenaient le refrain de la gosse, refrain cru.

A une heure du matin, la foule est à peine clairsemée. Les lumières chantent à tous les becs électriques, les jeunes hommes, en nombre, correctement habillés, zigzaguent dans les rues ; ils sont ivres ; ils soulèvent leur chapeau : « Good bye ! Good bye ! » font-ils, et les promeneuses attardées, ayant déjà fait effort en langue étrangère, sous les yeux de leurs compatriotes, ne cherchant qu'à perfectionner leur étude, disent bonsoir.

Albert Londres.

Berlin en proie à la panique

Berne, 13 Décembre. — La panique règne à Berlin, surtout parmi les classes très aisées. Nombre de personnes riches ont quitté leurs demeures pour s'installer dans des hôtels. Elles souhaitent, naturellement, une intervention de l'Entente.

Dans les gares et dans les rues, des soldats vendent, à des prix très élevés, des cartes postales représentant, caricaturés, les membres de l'ex-famille impériale. Et ils trouvent beaucoup d'acheteurs, étant donné le ton qu'ils prennent quand ils offrent leur marchandise.

Von Stumm remplacerait Solf

(*Du correspondant du* Petit Journal)

Zurich, 13 Décembre. — On télégraphie de Berlin à la *Badische Landes Zeitung* : Dans les milieux socialistes berlinois on considère comme probable que le docteur Solf sera remplacé aux Affaires étrangères par le ministre plénipotentiaire baron von Stumm. — M. R.

Les Tchèques occupent Carlsbad

Bâle, 13 Décembre. — On mande de Vienne que la ville de Carlsbad a été occupée hier par 800 soldats tchèques.

Les Américains à Pola

Amsterdam, 13 Décembre. — On mande de Laybach :

Une escadre américaine sous les ordres d'un amiral américain vient d'arriver à Pola.

Tous les navires de guerre yougo-slaves ont hissé le pavillon américain.

Les Américains ont pris le commandement de Pola.

[On sait que le nouveau gouvernement serbo-yougo-slave s'était plaint de l'occupation de Pola par les Italiens. L'arrivée de l'escadre américaine dans ce port de l'Adriatique paraît destinée à donner satisfaction à ces doléances en attendant que la question de la possession soit tranchée par la Conférence de la paix.]

De Londres à Paris en wagon

Un ferry-boat est arrivé mercredi à Cherbourg, apportant trois trains comprenant dix-huit voitures de luxe.

Les places étaient occupées par des voyageurs venant assister à la réception du Président Wilson à Paris.

Un passeport pour franchir la frontière franco-belge

A partir du 25 décembre courant la frontière franco-belge ne pourra être franchie, dans un sens ou dans l'autre, que par les personnes munies d'un passeport régulièrement établi.

La population de Mayence satisfaite de l'arrivée des Français

Mayence, 13 Décembre. — Le 11 décembre, à deux heures de l'après-midi, nos premières troupes d'occupation ont pénétré dans Mayence.

Le général Lecomte, commandant le 33 corps, est entré dans la ville à la tête de deux escadrons de cavalerie et du 287 régiment d'infanterie. Les fanfares ont joué de vieux airs de marche.

La population se montre satisfaite de l'arrivée des Français, que les autorités allemandes, impuissantes à maintenir l'ordre, ont d'ailleurs réclamée d'urgence. — (*Havas.*)

Remise de la médaille militaire au général Guillaumat

A Neufchâteau, le maréchal Pétain a remis, mercredi, la médaille militaire au général Guillaumat, commandant la 5 armée, devant les autorités civiles belges, les notables de la ville, les représentants des nations alliées.

La brève cérémonie s'est déroulée dans une atmosphère de grand enthousiasme ;

Les vacances de Noël, un jour plus tôt

M. Lafferre, ministre de l'Instruction publique, pour permettre aux étudiants et élèves des facultés, lycées et écoles de Paris, dont la famille habite la province, de se trouver chez eux pour Noël, a décidé d'avancer d'un jour la date des vacances qui est fixée au 23 décembre au lieu du 24. La décision a été prise sur la demande du vice-recteur de l'académie de Paris.

Les étudiants qui s'étaient rendus au ministère pour solliciter cette modification ont appris avec joie que par avance satisfaction leur était donnée.

Le retour en France du général Fournier

Le général Fournier, gouverneur de Maubeuge, est rentré en France, venant de Suisse, en vertu des conditions de l'armistice, après quatre ans de captivité en Allemagne.

UNE ENQUÊTE sur les œuvres de bienfaisance

Deux arrestations

Un certain nombre de sociétés et d'œuvres de bienfaisance nées de la guerre et qui ont rendu d'incontestables services et soulagé bien des infortunes n'ont pas peut-être fonctionné, au regard des lois en vigueur, avec la régularité exigée, surtout quand il s'agit de groupements charitables.

Aussi, le Parquet de la Seine a-t-il décidé d'en examiner la marche, la composition et l'emploi des sommes qu'elles ont eues à leur disposition.

Trois juges d'instruction se sont attelés à cette besogne délicate et plusieurs des informations en cours sont sur le point d'aboutir à des sanctions judiciaires.

C'est ainsi que l'un de ces magistrats, M. Cluzel, qui a choisi, il y a quelque temps, des experts pour s'assurer de la marche d'une de ces œuvres de bienfaisance — une de celles précisément qui a secouru de nombreux déshérités — a acquis la conviction que des irrégularités avaient été apportées à la gestion de cette société. Aussi, n'a-t-il pas hésité, hier, à mettre en état d'arrestation et à les envoyer à la prison de la Santé deux des administrateurs, un baron et une autre personnalité bien connue dans le monde parisien. Ceux-ci, qui ne s'attendaient pas à cette mesure rigoureuse, ont protesté et immédiatement se sont pourvus devant la Chambre des mises en accusation contre la décision du magistrat instructeur, par l'organe de leurs défenseurs.

Ajoutons que, dès à présent, des mesures conservatoires ont été prises par les administrations compétentes pour que l'œuvre de bienfaisance dont le but est des plus louables, continue à vivre et à venir en aide aux malheureux qui sont ses protégés.

A travers Paris

Le krach de la Société auxiliaire de crédit

M. Daru, commissaire aux délégations judiciaires, a fait le nécessaire pour saisir les colis expédiés, comme nous le disions hier, à Cerbère, par le banquier Charles Victor, dont nous avons annoncé l'arrestation au moment où il se préparait à filer en Argentine. Ces colis seront sous peu réexpédiés à Paris.

M. Charles Victor, dont l'affaissement moral et physique est grand, a été envoyé au Dépôt par le juge d'instruction Destable, avant qu'il l'interroge plus amplement, lundi prochain sans doute.

L'enquête n'a pas pu évaluer le passif du financier. On va chercher également à établir si les dividendes que la Société auxiliaire de crédit a distribués n'étaient pas fictifs.

Deux agents grièvement blessés à Belleville

Deux gardiens de la paix ont encore été grièvement blessés à coups de revolver, hier soir, boulevard de elleville, à l'angle de la rue d'Angoulême, voici dans quelles circonstances

Un soldat nègre appartenant à l'armée américaine passait sur le boulevard lorsqu'il fut abordé par deux agents américains qui lui demandèrent ses papiers : le nègre refusa de les donner et tenta de prendre la fuite. Les agents américains voulurent l'arrêter. Le nègre sortit alors un revolver de sa poche et tira à plusieurs reprises sur les agents américains qui ne furent pas atteints.

A ce moment, deux gardiens de la paix du XI arrondissement, les agents Eugène Comtesse, 42 ans, et Edouard Œuillemenot, 31 ans, qui, leur service terminé, regagnaient leur domicile, voulurent prêter main-forte aux policiers américains. Plusieurs coups de feu éclatèrent encore et les deux agents s'affaissèrent sur le trottoir. Le gardien Comtesse avait reçu une ball edans l'abdomen et son collègue Wuillemenot avait été atteint au côté par un projectile.

Pendant qu'on les transportaient à l'hôpital Saint-Louis, les agents américains parvenaient à appréhender le meurtrier et à le désarmer. Il a été conduit au poste de police de l'armée américaine, aménagé dans l'ancienne prison de la Petite-Roquette.

L'état du gardien Comtesse est désespéré.

Une taxe sur les augmentations de loyer

Les conseillers municipaux socialistes viennent de signer une proposition que M. Fiancette a adressée à ses collègues, tendant à la création d'une taxe municipale sur les augmentations de loyer à partir du 1 avril 1919. Cette taxe serait dégressive, elle frapperait plus fortement les augmentations des petits loyers que celles des forts loyers :

Voici les taux proposés par M. Fiancette: 80 % sur les augmentations des loyers de 1 à 499 fr.; 70 % sur les augmentations des loyers de 500 à 999 fr.; 60 % sur les augmentations des loyers de 1,000 à 1,999 francs ; 50 % sur les augmentations des loyers de 2,000 à 4,999 fr.; 40 % sur les augmentations des loyers de 5,000 à 9,999 fr., et 30 % sur les augmentations des loyers de 10,000 fr. et au-dessus.

CE QUE DIT LA PRESSE

VIVE WILSON !

De la **Victoire** (M. Gustave Hervé) :

Les socialistes français ont parfaitement le droit d'acclamer comme tous les Français le noble président de la République américaine ; même les bolcheviks, qui ont pourtant failli saboter la victoire des démocraties alliées, ont le droit de l'acclamer, puisqu'ils sont, au fond, malgré leurs grossières erreurs, une généreuse protestation contre toutes les boucheries internationales et contre tous les crimes du militarisme.

Mais, de grâce, qu'ils aient le tact de ne pas compromettre le président Wilson en voulant l'accaparer pour eux tout seuls, et de ne pas le gêner en lui donnant l'impression qu'ils l'aiment contre quelqu'un que la France entière adore, qu'ils aiment Wilson contre Clemenceau.

De l'**Humanité** (M. Anatole France) :

Nous saluons avec respect et sympathie le président Wilson, qui est entré dans cette guerre pour la terminer en faveur des peuples et non à l'avantage des puissances industrielles et financières qui, dans tous les pays, en ont tiré de monstrueux profits, et pour établir sur les ruines de l'Europe impérialiste et militaire une Europe laborieuse et pacifique.

Nous saluons le chef d'Etat qui, même dans l'ardeur de la lutte, ne détourna pas ses regards des régions sereines de la justice et apporta au monde troublé les préceptes d'une sagesse qui peut seule garantir aux peuples les vrais biens et les solides richesses.

Du **Figaro** (M. Alfred Capus) :

Le Président Wilson, lui, tout en remerciant en termes exquis la ville de Brest de ses souhaits de bienvenue, a parlé clairement et sans dissimuler ses phrases ni ses actes les mots du grand conflit contre l'ennemi « hors la loi ». A M. Pichon, il avait déclaré qu'il venait pour consacrer en commun avec les Alliés « les résultats de la commune victoire ». L'insolente confiscation que les socialistes projetaient a donc complètement échoué. Le cri de « Vive Wilson ! » est un cri de victoire et non un lâche appel à des transactions qui, sous le masque de la justice, épargnerait au peuple allemand le juste châtiment de ses crimes et le paiement de ses dettes.

Du **Radical** :

L'idée d'un banquet offert au Président Wilson par le Sénat est excellente. Nous souhaitons qu'elle se réalise et qu'il soit possible d'y faire participer officiellement la Chambre. De cette façon, c'est le Parlement français qui, en son ensemble, organiserait cette manifestation de cordiale sympathie en l'honneur de notre éminent hôte et des représentants des nations alliées.

Mais nous persistons à penser que l'on ne saurait s'en tenir là.

Le groupe radical-sacialiste de la Chambre a chargé son bureau de s'entendre avec les représentants des autres groupes, en vue d'une manifestation collective. La forme qui conviendrait le mieux à celle-ci, de l'avis de maints sénateurs et députés serait une séance solennelle des deux Assemblées, à laquelle siégerait et prendrait part le Président Wilson.

De l'**Echo de Paris** (Pertinax) :

Le grand mérite du président est d'avoir compris que la guerre ne pouvait être faite à moitié, que toute nation y participant ne pouvait la conduire comme une société anonyme mène ses affaires, en marquant à l'avance la limite de ses responsabilités. En d'autres termes, une fois le conflit déchaîné, aucune solution moyenne n'était possible. La ligue de la liberté devait abattre la ligue de l'impérialisme ou succomber sous ses coups.

De la **Lanterne** (M. Félix Hautefort) :

Le rôle de Wilson est trop beau pour qu'il ne le joue pas sans défaillance, à la face du monde.

Du **Petit Parisien** (lieut.-colonel Rousset) :

La fraternité des armes, le sang versé en commun ont créé entre nous tous, les vainqueurs de la barbarie allemande, des liens indissolubles. Ces liens, la visite du Président Wilson les resserrera encore, pour mieux assurer la paix future, une paix qui ne serait qu'une trêve si les ennemis du genre humain n'étaient pas mis hors d'état de renouveler leurs forfaits.

De la **France Libre** (M. Compère-Morel) :

Le Président Wilson veut plus que des milliards enlevés à la vie soient sués par les travailleurs pour la mort !

Et c'est parce que le monde du travail rural et urbain, manuel et intellectuel, est de cœur avec lui ; c'est parce qu'il pense, sent et voit comme lui, que tout à l'heure Paris saluera, au nom de la France ouvrière et paysanne, avec toute sa foi et toute son âme, cette noble idée de la paix juste, humaine et durable de celui qui fut, par le concours précieux qu'il donna, par l'action judicieuse qu'il mena et par la somme d'idéal qu'il représente le grand homme de la guerre.

IL FAUT QUE L'ALLEMAGNE DÉMOBILISE

Du **Daily Mail** :

Une condition de la prolongation de l'armistice doit être la démobilisation des armées allemandes qui a été exigée par les Alliés de l'Allemagne avant de leur accorder la cessation des hostilités.

Aucune stipulation semblable n'a été faite par l'Allemagne, la conséquence est que deux millions ou peut-être davantage, de soldats allemands restent sous les armes, forçant les Alliés à maintenir des forces très importantes par mesure de sécurité.

Les armées alliées ne pouvant pas être démobilisées tant que cette situation dure et les industries alliées ne peuvent pas non plus reprendre le travail. Si la démobilisation allemande est exigée, une force alliée restreinte seulement serait requise pour occuper le pays jusqu'au Rhin et les têtes de pont, et le reste pourrait être renvoyé dans ses foyers.

Du **Daily Chronicle** :

Dans les négociations pour le renouvellement de l'armistice, nous espérons que les Alliés insisteront sur les mesures spécifiques de la démobilisation allemande. Ils l'ont fait pour la Bulgarie et l'Autriche-Hongrie, mais lorsqu'ils ont traité avec l'Allemagne ils n'ont fait aucune stipulation empêchant le maintien de la totalité de son armée sur le pied de guerre, obligeant ainsi les Alliés à faire de même. Cette omission peut avoir été nécessaire alors, mais ses désavantages sont évidents et nous devrions la rectifier maintenant que nous le pouvons.

Un arrangement définitif permettrait aux puissances alliées de déterminer exactement combien d'hommes il est nécessaire qu'elles gardent sur le front et de convenir entre elles les proportions de leurs contingents respectifs. Elles pourraient alors démobiliser le reste.

Justice contre les bourreaux allemands

MM. B. Marrou et Laurent Eynac, députés, demandent, au nom des prisonniers de guerre et de leurs familles, au président du Conseil, ministre de la Guerre, justice contre les chefs ennemis qui ont organisé les camps de représailles, contraint des Français à participer à des travaux de guerre dans les lignes allemandes, contrairement aux conventions internationales et qui leur ont imposé tant de privations, de vexations et de souffrances.

La liberté va être rendue à la circulation des automobiles du pétrole et de l'essence

Le comité général du pétrole a tenu hier une importante séance sous la présidence de M. Henry Bérenger, commissaire général aux essences et combustibles.

Après une délibération approfondie, le comité général a voté à l'unanimité le texte d'un projet de décret qui va être aussitôt soumis au gouvernement qar le commissaire général aux essences, et qui aura pour conséquence de rendre, à partir du 1 janvier 1919, la liberté de circulation automobile ainsi que celle du pétrole et de l'essence.

LA DÉMOBILISATION

La commission de l'armée, réunie sous la présidence de M. René Renoult, a décidé de mettre à l'étude les déclarations relatives à la démobilisation que le sous-secrétaire d'Etat, M. Deschamps, a portées devant la Chambre.

M. Henry Paté, rapporteur, a été chargé de présenter à la commission ses conclusions sur ce sujet à la plus prochaine séance.

Les médecins

M. Amiard, député de Seine-et-Oise, vient de déposer une proposition de résolution invitant le gouvernement à procéder, avec leur classe, à la démobilisation des médecins de complément, et, notamment, de tous les médecins des campagnes qui suffisent à peine aux besoins des populations rurales.

Les médecins en résidence dans les villes, tout en ayant les facilités et garanties nécessaires pour soigner leur clientèle civile, devront, spécialistes compris, assurer le service médical des formations sanitaires et des dépôts régimentaires.

Les poilus conserveront leur casque et les familles des morts pourront en obtenir un

M. Clemenceau, président du Conseil, et M. Klotz, ministre des Finances, ont écrit à M. Raoul Péret, président de la commission du budget, pour lui faire part de l'intention du gouvernement de faire don de son casque à chaque mobilisé lors de sa libération.

Les hommes, dit le gouvernement, remporteraient ainsi au foyer familial un objet qui a, en quelque sorte, fait partie d'eux-mêmes pendant les dures années de la campagne, auquel ils sont attachés et qui, portant les empreintes des combats, évoquerait dans leur esprit le souvenir des luttes héroïques auxquelles ils ont pris part et des épreuves par lesquelles ils ont passé pour obtenir la victoire. Le casque serait, pour la famille, le symbole des vertus militaires dont le soldat français a renoué la tradition au cours de la guerre et, à cet égard, sa vue serait, pour les jeunes générations, un enseignement vivant.

Dans le même ordre d'idées, un casque serait remis également aux familles des militaires tués ou disparus, qui en feraient la demande.

Le don du casque, dans ces conditions, serait autorisé par voie de décret.

M. Raoul Péret a saisi la commission du budget de la demande du gouvernement qui a recueilli l'adhésion unanime de cette commission.

NÉCROLOGIE

La famille Conscience a la douleur de faire part de la perte cruelle qu'elle vient d'éprouver en la personne de M. Alfred Conscience, officier de la Légion d'honneur, l'un des directeurs de la Société Générale, secrétaire général de la Société d'encouragement au bien, décédé le 12 décembre, à l'âge de 67 ans, en son domicile, 33, avenue de Saint-Ouen. Les obsèques auront lieu en l'église Saint-Michel, 19, avenue de Saint-Ouen, le lundi 16 courant, à midi précis. Le présent avis tient lieu de faire-part. Ni fleurs, ni couronnes.

LE "TIP" remplace le Beurre
2 fr. 45 le 1/2 kilo chez tous les M de Comestibles
Expédition Province franco postal domicile contre mandat : 2 kilogs 10 fr. 65 ; 4 kilogs 20 fr. 65.
AUG. PELLERIN. 82, rue Rambuteau, 82. Paris.

Courrier des Théâtres

COMEDIE-FRANÇAISE. — A la matinée d'aujourd'hui, on donnera *Amoureuse*. L'œuvre magistrale de M. de Porto-Riche sera accompagnée d'un intermède qui comportera « Stances à l'Amérique », dites par M. Roger Gaillard ; « Hello », poème d'Edmond Rostand, dit par Mlle Madeleine Roch ; « Ode de Bienvenue au Président Wilson », de M. Emile Bergerat, dit par M. Albert Lambert fils ; « Hymne National des Etats-Unis d'Amérique » ; « La Marseillaise », dite par Mme Weber.

DES MATINEES SUPPLEMENTAIRES, à l'occasion de l'arrivée à Paris du Président Wilson, seront données aujourd'hui à la Comédie-Française, Gaîté, Variétés, Palais-Royal, Scala, Antoine, Renaissance, Porte-Saint-Martin, Gymnase, Bouffes-Parisiens, Athénée, Ambigu, Cluny, Théâtre des Arts.

C'est lundi 16 décembre, à 4 heures, que M. Jean de Bonnefon donne sa conférence sur les *Droits des morts glorieux*, dans la salle de l'Impérial, 5, rue du Colisée (Métro Marbeuf).

Hier après-midi, à cinq heures, une foule nombreuse avait répondu à l'invitation du Comité d'initiative artistique de l'Odéon et se trouvait réunie dans la salle du théâtre où elle goûta fort une remarquable conférence sur Walt Whitmann, par M. Eugène Figuière. Divers artistes des théâtres nationaux rehaussaient la cérémonie de leur concours.

AUJOURD'HUI et DEMAIN MATINÉE et SOIRÉE — 4 Représentations de GALA — EN L'HONNEUR du PRESIDENT WILSON
A L'APOLLO
Star Spangled Banner, L'Hymne à Garibaldi
God save the King, La Brabançonne et La Marseillaise
Chantés par des Artistes Américains, Italiens, Anglais, Belge et Français
ET
LA REINE JOYEUSE
RENTRÉE DE Jane MARNAC
Jul. DARCOURT — Fernand FREY
NAPIERKOWSKA et A. SIMON-GIRARD
avec Albert BRASSEUR
et la FETE PERSANE
le suggestif défilé dans la salle des Beauty Girls et de 120 Artistes ravissantes
Location de 11 h. à 7 h. — Cent. 72-21

NOUVEAU CIRQUE
AUJOURD'HUI ET DEMAIN
MATINEE ET SOIREE
PÉLISSIER, le roi des comiques | BENEVOL, le plus fort spirite
BERGERET — KUSSY — DORMONDES
20 attractions
Location de 11 heures à 19 heures

FOLIES-BERGERE. — A l'occasion de l'arrivée du Président Wilson, aujourd'hui, en matinée et en soirée, représentations de gala de la revue *Zig-Zag !* (Gut. 02-59).

OLYMPIA. — L'arrivée à Paris du Président Wilson sera célébrée solennellement à l'Olympia par deux représentations de gala.

ALHAMBRA. — Matinée aujourd'hui samedi, à 2 heures 1/2, avec un programme des plus engageants. Un des plus gros succès en est Archie Goodall, il suscite la plus grande curiosité et attire une foule considérable.

Demain dimanche, matinée. Il sera prudent de prendre ses places en location.

CONCERT MAYOL. — Aujourd'hui samedi, matinée et soirée de Prince Rigadin dans l'hilarant vaudeville de Rip, *Un Mari Monté*.

AU CIRQUE MEDRANO, débuts de Luciano et ses chiens dressés ; grand succès du trio Macletti, équilibres sur échelles ; des 6 Cassuly, de Fraed, Bastien, des clowns Crescendo et Ceratto, Fratellini, etc. Demain dimanche, matinée à 2 h. 30. Location, tél. Centr. 40-65.

GAUMONT-PALACE. — Aujourd'hui, grande matinée à 2 h. ; 8 h. 15, *Froufrou*, avec Francesca Bertini, *Charlot fait une Cure*.

L'inoubliable journée de Metz
A
PATHÉ-PALACE
(*32, boulevard des Italiens, 6, rue du Helder*)

Personne ne niera la juste joie que fera naître dans le cœur de tous les spectateurs l'exacte vision que donne PATHÉ-PALACE de l'*Entrée des troupes françaises en Allemagne*. Il y a, en effet, une sorte de consolation à voir notre 4 chasseurs pénétrer dans « Landau » et occuper cette grande ville de la Prusse rhénane.

Par contre, une émotion profonde s'emparera de chacun pendant « l'inoubliable journée de Metz », où l'on verra MM. Poincaré et Clemenceau, nos maréchaux et nos soldats fêtés par la population lorraine toute frémissante.

A PATHÉ-PALACE également les dernières actualités des *Annales de la Délivrance* avec *Nos soldats à Salzbourg, Sarrebourg, Reichshoffen, Wissembourg*.

Programme unique, spectacle inoubliable, bien digne du somptueux PATHÉ-PALACE, qui sera encore complété dès ce soir (un record !) par la *Réception à Brest du Président Wilson et son arrivée à Paris*.

Le même spectacle sera donné à l'*Artistic* (61, rue de Douai), le plus coquet cinéma de Paris. Aujourd'hui, matinée.

NOUVELLES DIVERSES

— Un décret du 9 décembre, *daté pour la première fois de Strasbourg*, porte allocation d'un supplément du temps de guerre pour charges de famille au personnel militaire du service des poudres.

— Le Conseil municipal d'Argenteuil vient de décider qu'une des rues de la ville porterait le nom de Gaston Dumény, député d'Angers, né à Argenteuil en 1879 et mort au champ d'honneur.

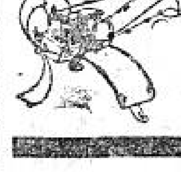
— Les départs de l'administration belge du Havre pour Bruxelles se poursuivent régulièrement.

COTE OFFICIELLE DES METAUX A PARIS

Cuivre propre au laiton, 385 ; en cathodes, 385 ; étain, détroits, 1,025 ; de Cornouailles, 975 ; zinc, bonnes marques, 190 ; extra pur, 225 les cent kilos.

Programme des Spectacles

Opéra, 7 h. 1/2. — Monna Vanna, ball. de Patrie.
Français, 8 h. 1/2. — Amoureuse, Poésies.
Opéra-Comique, 1 h. 1/2. — Les Contes d'Hoffmann 7 h. 3/4, Aphrodite.
Odéon, 2 h. — Le Grillon du Foyer ; 7 h. 3/4, Carmosine.
Vaudeville, 8 h. 1/2. — La Revue de Paris.
Réjane, 8 h. 1/2. — Notre Image.
Châtelet, 8 h. — La Course au Bonheur.
Sarah-Bernhardt, 8 h. — L'Aiglon.
Gaîté, 2 h. 1/4. — Les Mousquetaires au Couvent ; 8 h. L'Africaine.
Variétés, 2 h. 1/2, 8 h. 1/4. — La Dame de Monte-Carlo.
Palais-Royal, 2 h. 1/2, 8 h. 1/4. — Le Filon.
Scala, 2 h. 1/2, 8 h. 1/4. — La Gare Régulatrice.
Antoine, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2. — Le Traité d'Auteuil.
Renaissance, 2 h. 1/2, 8 h. 1/4. — Chouquette et son as.
Porte-Saint-Martin, 2 h., 8 h. — Samson.
Gymnase, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2. — La Vérité toute nue.
Bouffes-Parisiens, 2 h. 3/4, 8 h. 3/4. — Phi-Phi.
Athénée, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2. — Le Couché de la Mariée.
Ambigu, 2 h. 1/2, 8 h. 1/4. — La Femme et le Pantin.
Edouard VII, 9 h. — Daphnis et Chloé.
Trianon, 2 h. 1/4. — Maison à vendre, Voitures versées ; 8 h. 1/4, Les Mousquetaires au Couvent.
Déjazet, 8 h. 1/2. — Le Tampon du Capiston.
Cluny, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2. — Contrôleur des Wagons-Lits.
Grand-Guignol, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2. — Le Viol.
Moncey, 8 h. — La Tour de Nesle.
Th. des Arts, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2. — Beulemans à Marseille.
Folies-Bergère, 2 h. 30, 8 h. 30. — Zig-Zag, revue.
Apollo, 2 h. 30, 8 h. 30. — La Reine Joyeuse, opérette.
Casino de Paris, 2 h. 1/2, 8 h. 1/2. — Pa-Ri-Ki-Ri, revue.
Olympia, 2 h. 30, 8 h. 30. — Spectacle de music-hall.
Concert Mayol, 2 h. 30, 8 h. 30. — Prince Rigadin.
Nouveau-Cirque, 2 h. 30, 8 h. 15. — 20 attractions.
Médrano, 8 h. 15. — Attractions variées.
Empire, 8 h. 15. — François les Bas Bleus.
Panthéon de la Guerre, 148, Université, 9 à 16 h.
Pathé-Palace, 2 à 11 h. — Le gouvernement à Metz.
Artistic (61, rue de Douai), 2 h. 30, 8 h. 30. — Metz.


LINGE AMÉRICAIN HYATT
Cols, Manchettes, Plastrons
La plus ancienne Marque Française
SUPPRIME LE BLANCHISSAGE
Se nettoie instantanément
En vente partout. — Exigez la marque HYATT

LA TEMPERATURE

Thermomètre. — Hier, à midi : 17° au-dessus de zéro. Temps nuageux.

Prévisions. — En France, des pluies sont encore probables principalement dans l'Ouest et le Nord ; la température s'abaissera généralement tout en restant supérieure à la normale

PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ
Grands Magasins Dufayel — PARIS
MARDI 17 DÉCEMBRE
Grande Mise en Vente de
SOLDES
DES MARDIS
à tous nos rayons
Primes dans la Matinée

BOURSE DE PARIS

DU VENDREDI 13 DÉCEMBRE 1918

VALEURS	Cours précéd'	Cours du jour	VALEURS	Cours précéd'	Cours du jour
3 %........	62 90	62 90	Thomson Houston.	760 ..	760 ..
3 % amortiss..	71 05	71 25	Parisienne Distrib	500 ..	500 ..
3 ½ %.....	89 75	90 ..	Electricité de Paris	609 50	600 ..
5 %........	88 05	88 05	Briansk.......	290 ..	285 ..
4 % 1917 lib.	70 90	70 90	Tréfiler. du Havre	225 ..	228 ..
4 % 1918 lib.	71 70	71 70	Ville de Paris 65	552 50	... ..
4% 1918 non lib	72 50	72 50	— 1871 3 %	380 ..	380 ..
Ouest-Etat 4 %	399 ..	395 50	— 1875 4 %	496 ..	491 ..
Afriq.oc 3 % 1903	355 ..	354 ..	— 1876 4 %.	499 ..	494 ..
Maroc 5 % 1910	443 50	442 50	— 1892 2½.	278 ..	275 ..
Maroc 4 % 1914	412 ..	415 50	— 1894-96..	279 25	277 ..
Tunisien 1902 3 %	335 ..	335 ..	— 1898 2 %	328 ..	328 ..
Algérie 3 % 1902	364 ..	365 ..	— 1899 2 %	311 ..	305 ..
Indo-Chine......	345 ..	345 25	— 1904 2 ½	331 ..	331 ..
Russie 1889 4 %	47 ..	46 50	— 1905 2 %	344 50	341 ..
Russie cons. 1 s.	48 ..	48 ..	— 1910 2 %	293 50	293 ..
Russie 3 1891-94	40 50	40 .	— 1910 3 %	292 75	295 ..
Russie 1896 3 %	38 50	39 50	— 1912 3 %	242 25	242 ..
— 1894 3½	41 10	40 75	— 1917 5 %	505 ..	504 ..
Russie 1906 5 %	60 50	60 60	— cinquièmes..	101 ..	... ..
Russie 1909 4½	51 80	51 80	Communale 1879	446 ..	446 ..
Serbie 1902 5 %	440 ..	436 ..	Foncière 1879..	485 ..	490 ..
Serbie 1906 4½	346 ..	349 ..	Communale 1880	485 ..	486 ..
Serbie 1913 5 %	70 50	71 ..	Foncière 1883..	335 50	333 25
Turc un. 4 % c.20	71 45	71 15	Foncière 1885..	357 ..	360 ..
Ottom. 1905 4 %	272 ..	271 ..	Communale 1891	313 50	313 25
Argentine. 09 5 %	475 ..	478 ..	Communale 1892	360 ..	359 ..
Argent. 1911 4½	89 50	89 10	Foncière 1895..	380 ..	378 ..
Brésil 1909 5 %	405 ..	404 ..	Communale 1899	358 ..	357 ..
Chine 1903 5 %	423 ..	423 ..	Foncière 1903..	408 ..	408 ..
Chine 1908 5 %	404 ..	404 ..	Communale 1906	398 ..	396 50
Chine 1913 réor. 5	435 ..	434 .	Foncière 1909..	212 25	211 75
Hellénique 1914 5 %	78 ..	78 50	Communale 1912	260 75	209 ..
Japon 1905 4 %	86 ..	85 90	Fonc. 1913 3½	408 ..	408 ..
Japon Bons 5 %	506 ..	505 ..	Fonc. 1913 4 %	430 ..	431 50
Banq. de l'Algérie	3300 ..	3290 ..	1917 5½ % lib.	354 50	355 ..
Banque de Paris.	1349 ..	1348 ..	1917 5½ n. lib.	328 25	328 50
Crédit Foncier..	789 ..	790 ..	Est 4 %......	408 ..	405 ..
Créd l'Algérie-Tun	550 ..	550 ..	Est 3 %......	357 50	357 50
Crédit Lyonnais..	1300 ..	1280 ..	Est 3 % nouv.	347 75	348 ..
Crédit Mobilier..	510 ..	510 ..	Paris-Lyon 1855	351 ..	351 ..
Société Générale.	631 ..	631 ..	P.-L.-M. 4 %..	407 ..	406 75
Crédit Fonc. Egyp.	785 ..	787 ..	P.-L.-M. 3 % fus. a	333 ..	332 ..
Bone à Guelma..	555 ..	545 ..	P.-L.-M. 3 % f.n.	329 50	327 ..
Est...........	920 ..	922 ..	Midi 3 %.....	353 ..	353 ..
Lyon..........	910 ..	910 ..	Midi 3 % nouv.	350 ..	350 ..
Midi..........	905 ..	910 ..	— 2 ½ %..	329 ..	329 ..
Nord..........	1290 ..	1290 ..	Nord 5 %....	453 ..	453 ..
Orléans.......	1070 ..	1075 ..	Nord 4 %....	394 ..	394 ..
Ouest.........	708 ..	701 ..	Nord 3 %....	338 ..	338 ..
Messageries Marit.	314 ..	315 ..	Nord 3 % nouv.	333 ..	333 ..
Métropolitain....	500 ..	490 ..	Orléans 4 %..	396 ..	395 ..
Nord-Sud......	172 ..	174 75	Orléans 3 %..	368 ..	368 ..
Omnibus.......	480 ..	476 ..	Orléans 3 % 1884	335 ..	334 ..
Bons Panama....	159 ..	159 50	Ouest 3 %....	354 25	354 25
Suez.........	5420 ..	5415 ..	Ouest 3 % nouv.	348 ..	345 75

MARCHÉ EN BANQUE

Cappo Copper...	95 ..	93 ..	Tharsis.......	147 50	148 ..
Chartered.....	30 50	30 50	Utah Copper....	523 ..	533 ..
City Deep.....	85 50	85 ..	Bakou........	1430 ..	1430 ..
Crown Mines....	78 ..	77 ..	Monaco (Cercle Et)	3515 ..	3405 ..
De Beers ordin..	442 ..	446 ..	— cinquièmes..	680 ..	675 ..
Huanchaca.....	49 50	49 50	Ville Moscou 1908	300 ..	... ..
Léna.........	44 ..	45 ..	Ville Petrograd 08	255 ..	250 ..
Modderfontein...	234 ..	234 50	Ville Stockholm 08	410 ..	406 ..
Rand Mines....	97 50	97 ..	Ville Stockholm 09	352 ..	352 ..

COURS DES CHANGES

Londres...	25 95 à 26 ..		New-York..	542 ½ à 547 ½	
Espagne..	107 ½	109 ½	Suisse.....	110 ½	112 ½
Hollande..	231 ..	235 ..	Norvège...	151 ½	155 ½
Italie.....	.. ..	.. ..	Suède......	156 ½	160 ½

La Bourse sera fermée demain samedi pour l'arrivée du Président Wilson.

"Le Petit Journal Agricole"

dix centimes le numéro

Lire dans le numéro du 15 Décembre :

Le remembrement de la propriété rurale (A. Désormeaux). — Une ferme picarde. — Notre gravure. — Conservation des chicorées en hiver (J. Vercier). — Nouvelles agricoles. — A quel âge les poules commencent-elles à pondre ? — Le crottin. — Le décorticage. — Le prix des haricots. — Offres et demandes de produits agricoles. — Conseils et recettes d'une ménagère (La Ménagère). — Revue des marchés. — Gravure : Préparation des couches chez un maraîcher.

Un moyen rapide et sans douleur de faire disparaître des poils superflus

Voici un moyen simple et sûr de se débarrasser la peau de poils superflus : faites avec de la Sulthine préparée et de l'eau une pâte en quantité suffisante pour couvrir la surface dont vous voulez faire disparaître les poils ; appliquez-la et enlevez-la après environ 2 minutes ; ensuite, lavez la peau et toute trace de poils aura disparu. Ce traitement est sans aucun danger, mais pour éviter tout désappointement, assurez-vous qu'on vous donne la véritable Sulthine préparée. Si votre pharmacien ne tient pas cette spécialité en magasin, il peut vous la faire en mélangeant 15 grammes de Sulthine concentrée avec 9 grammes 1/2 d'oxyde de zinc et 3 grammes 1/2 de racine d'iris en poudre.

Contre les RHUMES, TOUX, BRONCHITES, GRIPPE, CATARRHES, ASTHME, Maux de Gorge
Gouttes Livoniennes
de TROUETTE-PERRET
FLACON : 3f50 toutes Pharmacies et 15, Rue des Immeubles-Industriels.

LE MOYEN D'EMBELLIR UN TEINT FANÉ

Toute femme affligée d'un teint fané et sans éclat souffre de cette disgrâce. Ce manque de fraîcheur n'est pas naturel et il est dû ordinairement à l'accumulation des cellules mortes de l'épiderme qui, en adhérant au derme, le dissimulent et l'obstruent. On ne peut enlever cette accumulation et il ne faut pas songer à s'en débarrasser au moyen d'instruments chirurgicaux ou de solutions chimiques énergiques, ces procédés étant trop dangereux. Le seul moyen pratique de faire disparaître la couche extérieure de peau morte est l'emploi d'un dissolvant inoffensif connu sous le nom de cire aseptine, qui agit seulement sur le tissu mort. On peut l'employer à n'importe quel moment, mais il est préférable de l'appliquer abondamment sur le visage avant d'aller se coucher, de se laver soigneusement le lendemain matin avec de l'eau chaude et du savon et de s'essuyer légèrement avec un linge de toilette très doux. Ne pas se frotter la figure avec une serviette dure.

Apprenez chez vous rapidement la **COMPTABILITÉ** en vous adressant aux Etablts JAMET-BUFFEREAU, 96, Rue de Rivoli, Paris. Programme gratuit
LYON — MARSEILLE — BORDEAUX

LA CAPITALISATION
Société anonyme (fondée en 1888)
Entreprise privée, assujettie au Contrôle de l'Etat
Capital social, 5 millions. Réserves, 57 millions
Capitaux payés : 23 millions 1/2
3, Rue Louis-le-Grand, -- PARIS
BONS D'ÉPARGNE
DE 12 A 33 ANS
Versements depuis 1 franc par mois
Depuis le début des hostilités, **La Capitalisation** n'a pas un seul jour interrompu ses opérations ; ses tirages (publiés par le *Petit Journal*) ont eu lieu exactement chaque mois
Les porteurs de Bons des régions libérées sont invités à se mettre en rapport avec la Société, en indiquant les numéros de leurs titres.
Notices et renseignements gratuits
On demande des agents

Maladies de la Femme
LA MÉTRITE

Exiger ce portrait
Toute femme dont les règles sont irrégulières et douloureuses, accompagnées de coliques, maux de reins, douleurs dans le bas-ventre ; celle qui est sujette aux Pertes blanches, aux Hémorragies, aux Maux d'estomac, Vomissements, Renvois, Aigreurs, Manque d'appétit, aux Idées noires, doit craindre le MÉTRITE.
La femme atteinte de *Métrite* guérira sûrement sans opération en faisant usage de la
JOUVENCE de l'Abbé SOURY
Le remède est infaillible à la condition qu'il soit employé tout le temps nécessaire.
La JOUVENCE de l'Abbé SOURY guérit la *Métrite* sans opération parce qu'elle est composée de plantes spéciales, ayant la propriété de faire circuler le sang, de décongestionner les organes malades en même temps qu'elle les cicatrice.
Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'Hygiénitine des Dames (la boîte 2 fr. 25, ajouter 0 fr. 30 pour l'impôt).
La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est le régulateur des règles par excellence, et toutes les femmes doivent en faire usage à intervalles réguliers, pour prévenir et guérir : Tumeurs, Cancers, Fibromes, Mauvaises Suites de couches, Hémorragies, Pertes blanches, Varices, Hémorroïdes, Phlébites, Faiblesse, Neurasthénie, contre les accidents du *Retour d'Age*, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc.
La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 5 fr. ; franco gare, 5 fr. 60. Les quatre flacons, 20 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.
(Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.)
Bien exiger la Véritable JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY avec la signature Mag. DUMONTIER
(*Notice contenant renseignements gratis.*) 512

URODONAL
désensable le Rein

— Voilà, Dr, le sable que j'ai rendu ces dernières années ; j'ai presque de quoi bâtir une maison ! — Avec l'Urodonal, vous éliminerez tout votre acide urique au fur et à mesure de sa fabrication, et votre rein n'aura plus le temps d'en former des grains de sable. L'acide urique est un véritable poison dont nous possédons heureusement aujourd'hui le remède.

L'OPINION MEDICALE :
« L'Urodonal n'a point son pareil pour préparer une cure thermale, pour en compléter l'action, même pour la remplacer complètement, chaque année, chez les goutteux dans l'impossibilité de s'accorder les bienfaits d'une villégiature annuelle dans les stations en renom. D'ailleurs, une cuillerée à soupe d'Urodonal dans un litre d'eau ordinaire, minérale, eau de table quelconque, donne une boisson excellente, qu'on peut prendre seule ou mélangée avec du vin, de la bière, du cidre surtout. C'est dire qu'on n'a jamais à redouter, de ce côté, la moindre fatigue, le moindre dégoût, la moindre intolérance, même après un usage prolongé et quasi continu. »
Dr MOREL,
Médecin-Major de 1re classe en retraite. Ancien Médecin des hôpitaux de la Marine et des Colonies.

« Mes observations cliniques répétées m'ont toutes fourni la preuve de l'efficacité de l'Urodonal dans la diathèse urique, spécialement dans les cas rebelles, dans lesquels les seules cures physiques et physico-chimiques se montraient insuffisantes. »
Dr EGIDIO MATURI,
Professeur d'Hydrologie Médicale à l'Université Royale de Naples, ex-Assistant à la Clinique des maladies des voies digestives et de la nutrition à l'Hôpital Saint-Antoine.

Etablissements Chatelain, 2 *bis*, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, fco 8 fr. ; les 3 (cure intégrale), fco, 23 fr. 25. — Envoi sur le front.

DYSPEPTIQUES NERVEUX ! MIGRAINEUX !
Affaiblis ! Débilités ! Neurasthéniques ! Convalescents ! Surmenés ! Tuberculeux ! Refroidis ! Malades minés par la Fièvre, les Souffrances, les Régimes Déficitaires, les Pertes de Sang, les Expectorations ou les Ecoulements Purulents, les Chagrins ! *Enfants Gourmeux, Dartreux*, Porteurs de *Boutons*, de *Croûtes*, de *Glandes*, à *Croissance Retardée* ou à *Evolutions Dentaires Morbides !* Jeunes Filles à *Formation* Difficile ou Retardante ! Femmes à *Menstruations Pâles, Douloureuses, Irrégulières, Insuffisantes* ou trop Fréquentes ! VIEILLARDS FATIGUÉS ! Personnes en Proie aux Troubles Circulatoires du *Retour d'Age !*

Prenez de la ***Minérolase Dupeyroux*** qui Fournit au Sang, à la Lymphe, aux Cellules Nerveuses, Musculaires, Epithéliales, Glandulaires, Osseuses, Conjonctives, Cartilagineuses, le *Fer*, le *Manganèse*, le *Potassium*, le *Sodium*, le *Fluor*, le *Silicium*, le *Phosphore*, le *Calcium*, le *Magnésium*, l'*Iode Alimentaires*, Nécessaires à la Santé.
M. Jean Brunet, 34, boulevard Joseph Garnier, à Nice (Alpes-Maritimes) décrit, le 4 septembre 1918, son cas dans les termes suivants :
« Il y a deux années, à la suite de divers « troubles, je consultai le docteur qui, après « 2 ou 3 visites, finit par diagnostiquer une « dilatation d'estomac ; je fus soigné en « conséquence et, effectivement, je ne tardai « pas à aller beaucoup mieux. Néanmoins, je « fus repris des mêmes malaises : Migraines, « vertiges, étourdissements ; mais, cette fois, « tous les médicaments prescrits furent « impuissants. Je m'affaiblissais de jour en « jour et perdais tout courage, toute énergie. « J'essayais de toutes les drogues ; mon état « empirait quotidiennement. On parlait de « manifestations arthritiques ou de surmenage. En tous cas, je souffrais de palpitations, de vertiges de plus en plus fréquents « et mon *système nerveux* était de plus en « plus atteint. Je connus la *Minérolase* et je « l'essayai, mais je dois avouer que si, bien « souvent, il n'y a que la foi qui sauve, ce ne « fut pas mon cas. Je l'essayai, en effet, sans « conviction et purement par acquit de conscience. Au bout de huit jours, cependant, « je ressentis un mieux et, après un flacon, « je ne ressentais presque plus rien. J'en pris « un deuxième et je puis dire qu'après, je fus « guéri. Toutes les manifestations arthritiques, « nerveuses, qu'avaient constatées les médecins consultés, étaient disparues.
« Je me propose, d'ailleurs, de reprendre, « de temps en temps, un nouveau flacon de « *Minérolase*, pour empêcher le retour de « l'affaiblissement et de la dépression qui « ont été mon lot si longtemps. »
Le Dr *Dupeyroux*, 5, Square de Messine, Paris, envoie gratis et franco, sur demande, sa *Brochure* sur la *Minérolase* et son *Questionnaire* pour *Consultations gratuites* par correspondance. Il expédie, franco en gare, une bouteille de *Minérolase*, Sirop Reminéralisateur de Croissance, de Réparation et de Dépuration, suffisante pour une Cure de deux Mois ou d'Un Mois, suivant l'âge, contre 11 francs en Mandat-Carte.

Entrepreneurs de Menuiserie
Importante société recherche entrepreneurs ayant installation pour exécution débits spéciaux petite dimension, chêne ou hêtre et séchage pour fabrication meubles en série. Intermédiaires s'abstenir. DUSSEAU, 58, rue Montcalm.

SYPHILIS Guérison définitive garantie par les **PILULES BARETT** Méthode très efficace, infaillible.
Dans tous les cas amélioration immédiate : *Boutons, Ulcères chancreux, Plaques, Eczémas, Ataxie, Paralysie, Ecoulements*
La Boîte 5 fr. PHARMACIE DESVILLES, 24, r. Etienne-Marcel, Paris

HALLS DE L'ALIMENTATION 50, Rue de la Bourse, LE HAVRE — Vente directe au consommateur. TARIF sur demande.
POSTAUX FRANCO *toutes gares :* BŒUF ASSAISONNÉ 8 boîtes 1 kgne net 46f — CACAO solubilisé, non sucré, 2 kgs 700 net 32 fr.

AMPUTÉS
Demandez Catalogue Illustré, 13, Place du Havre, Paris pour Jambe américaine "L'AGYL" Prix : 300 à 550 fr. Avant-Bras "IDÉAL" complet. Prix : 300 fr.
Crédit sur références sérieuses
SUCCURSALES à LYON - St-ÉTIENNE

SOUVENIR de FRANCE
BRODERIES-COUVREUR, 151, r. du Temple, Paris - MOUCHOIRS

CAMIONS toutes Marques *et force état neuf.*
Visibles : 6, Rue Raspail, LEVALLOIS. W. : 85-25.

BLENNORRHAGIE CYSTITE PROSTATITE
Guérison sûre et rapide par le
SANTAL BLANC
Le flac. 6 fr. F. BLANC, Phien, à BARBONNE et toutes Pharmacies.

Oui... il est paru !
Plus attrayant, plus instructif, plus récréatif que ses aînés, l'Almanach Illustré du Petit Journal de l'année 1919 est en vente partout : Kiosques, Bibliothèques des gares, Librairies, Dépositaires, pour le prix modique de 1 fr. 75 ou franco-poste contre 1.95 adressés en timbres-poste à Monsieur l'Administrateur du Petit Journal, 61, r. Lafayette, Paris.

LES GALERIES LAFAYETTE
sont
par la transformation et les agrandissements de leurs
Rayons d'ameublement
LA MAISON DE PARIS LA MIEUX ORGANISÉE
pour tout ce qui concerne
LE MOBILIER - LES INSTALLATIONS
LA DECORATION ARTISTIQUE

LA **Constipation**
est la pire ennemie de la femme
LES
PILULES DUPUIS
sont les pires ennemies de la Constipation
qu'elles suppriment du soir au matin
et guérissent mieux qu'aucun autre remède.
N'HÉSITEZ PAS, MESDAMES !
pour **Eviter** ou **Supprimer la Constipation**
qui vous cause mille malaises, vous expose aux plus graves maladies
et mine votre beauté, ayez recours aux
PILULES DUPUIS
Laxatives, Antiglaireuses, Antibilieuses, Dépuratives.
Elles ne donnent jamais de Coliques
et font toujours de l'Effet.
En Vente dans toutes les Pharmacies.
Les Exiger en Boîtes de 2 fr. (impôt compris) portant une étoile rouge (marque déposée) sur le couvercle et les mots "*Dupuis Lille*" imprimés en noir sur chaque pilule de couleur rouge.

VENTES SUR SOUMISSIONS CACHETÉES
Chaque voiture, motocyclette ou pièce détachée formant un lot distinct de :
1°- 59 AUTOMOBILES MILITAIRES RÉFORMÉES
1 REMORQUE -- 20 SIDE-CARS -- 20 LOTS DE ROUES
25 ENSEMBLES
2° - 30 AUTOMOBILES MILITAIRES RÉFORMÉES
10 MOTOCYCLETTES -- 20 SIDE-CARS -- 11 Lots de Chaînes d'autos
15 CARROSSERIES, 10 ENSEMBLES, Bouteilles C.G.O., Manomètres, Roues, Essieux
EXPOSITIONS 1re Vente au CHAMP-DE-MARS (Emplacement de l'ancienne Galerie des Machines), du 7 au 20 Décembre 1918 ; 2e Vente à VINCENNES (Champ de Courses) (Seine), du 9 au 22 Décembre 1918, périodes pendant lesquelles les soumissions seront reçues.
L'ADJUDICATION sera prononcée pour la 1re Vente au CHAMP-DE-MARS le 21 Décembre ; pour la 2e Vente à VINCENNES (Champ de Courses), le 23 Décembre.
NOTA.-- A la suite de l'ADJUDICATION SUR SOUMISSIONS CACHETÉES au CHAMP-DE-MARS, il sera procédé à une Vente aux ENCHÈRES PUBLIQUES à l'unité de nombreuses pièces détachées choisies par les amateurs au cours d'une Exposition permanente.
AMATEURS, CONSULTEZ LES AFFICHES

La manufacture de chaussures Marius Roussin, 18, rue Juge, Paris, ayant dû transporter son usine à Saint-Satur (Cher), informe son personnel d'avant guerre qu'il trouvera son même emploi à la nouvelle usine.
Un bon comptable, homme ou femme, est également demandé avec références.

Pharmacie de Famille — *Hygiène — Toilette*
GOMENOL
Antiseptique idéal
PLAIES, BRULURES, GELURES, CREVASSES, ENGELURES
ONGUENT-GOMENOL ou OLÉO-GOMENOL à 33 % — Le tube : 4 francs (Impôt compris)
Dans toutes les pharmacies. — Renseignements et échantillons : 17, rue Ambroise-Thomas, Paris.

FILS A COUDRE
COTON, LIN et CHANVRE
COTONS et Lins filés pr tissage
TISSUS, Lainages et Draperies
RUBANS sergés et glacés
L. WELCOMME, E. MORO & Cie
123 Boulev. Sébastopol, Paris — Usine à Lyon — Tél. Central 29-93 — Central 09 32
LE PLUS IMPORTANT STOCK DE PARIS

RASOIRS avec LAMES GILLETTE, depuis 9 fr. Dem. Tarif. H. LAURIN, 19, r. Racine.

CONSOMME PEU *parce que* SE RÈGLE BIEN
GOUDARD & MENNESSON
CARBURATEUR SOLEX
SE RÈGLE BIEN *parce que* SE DÉMONTE FACILEMENT
NEUILLY - SUR - SEINE

Le Gérant : E. Durand
Imprimerie du *Petit Journal* (Volumard, imp.)

FEUILLETON du Petit Journal du 14 Décembre 1918
— 24 — (*)

Le Navire invisible

PREMIERE PARTIE
LA FEMME BLONDE
XV. — Où le matelot Bonicent me donne d'utiles renseignements (Suite)

— « Le navire qui a reçu le signal d'alarme cessera immédiatement toute communication et, afin de montrer qu'il a compris, lancera une fusée verte »... Il y a tout lieu de supposer que nos ennemis ne se doutent de rien et qu'ils croient être en rapport avec la femme, leur complice... Restons-en là, pour l'instant... Je verrai plus tard à employer d'autres moyens.

Et notre officier, après nous avoir priés de refermer le châssis, se replonge dans la lecture du dossier qu'il a découvert.

Comme nous demeurons toujours là, attendant des ordres, il nous dit enfin :

— Je n'ai plus besoin de vous pour le moment, mes amis... allez rejoindre vos camarades et prenez un peu de repos.

Nous sortons de la pièce et poussons derrière nous la porte qui, on le sait, ne peut plus se fermer puisque la serrure est brisée.

Dans la grande salle du bas, nous retrouvons nos camarades.

Les uns se sont couchés sur le sol, roulés dans leurs manteaux et dorment à poings fermés. Les autres veillent, à la lueur d'une lanterne à pétrole qui les éclaire à peine...

— Ah ! vous voilà, vous autres, nous dit le second-maître Marindaz qui est maintenant, de par son grade, le chef de l'expédition... Il faudra que vous preniez la garde tout à l'heure... vous êtes marqués pour deux heures du matin.

— Entendu, répond Le Hardelay... nous sommes là pour ça... Et où faudra-t-il prendre la faction ?

— A l'extérieur... Leduc à la barrière qui donne sur la route... toi au bout du chemin qui conduit à la porte principale... En cas d'alerte vous n'aurez qu'à vous replier jusqu'ici... Ne tirez pas, surtout, le lieutenant a bien recommandé de ne pas faire usage des armes à feu.

— Il nous serait difficile de tirer, répond Le Hardelay, puisque nous n'avons pas de fusils...

Les camarades que vous relèverez vous prêteront les leurs.

— Très bien... mais puisqu'il nous est interdit de faire feu, il est inutile que nous ayons des flingots...

— Comprenez-moi bien, dit le second-maître... Il est défendu de tirer, pour donner l'alarme, mais on ne vous défend pas de faire feu sur ceux qui, malgré vos avertissements, s'approcheraient de l'endroit où vous êtes ou chercheraient à s'enfuir...

— Ah ! parfait ! approuve Le Hardelay... le tout est de s'entendre...

Et il ajoute, gouailleur :

— J'crois pas que nous aurons besoin d'tirer, car on n'verra personne... Les espions qui rôdent dans ces parages ne seront pas assez bêtes pour s'exposer à se faire envoyer une balle dans la peau... Si tu veux mon avis, mon vieux Marindaz, c'est pas au dehors qu'est l'danger, mais ici...

— Tu crois ? fait le second-maître.

— J'crois pas... j'en suis sûr... Nous sommes là bien tranquilles et nous ne nous méfions de rien, mais c'est un tort...

— Bah !... n'avons-nous pas exploré la cambuse ?

— C'est vrai... mais j'ai dans l'idée qu'il y a au-dessous de nous des souterrains que nous n'avons pas pu visiter...

— Tu as bien vu cependant que nous avons tout exploré... Des souterrains... des souterrains, mais ils seraient inondés à marée haute...

— Cependant, il y avait ici une espionne et elle a disparu... il y avait aussi quatre ou cinq types déguisés en marins... Où sont-ils ?

— Ils sont morts, parbleu !... C'est ceux que vous avez tués et que nous avons, il y a quelques instants, balancés dans la mer...

— Non.. Il y en avait d'autres...

— Tu l'as rêvé.

— Non... mais, mon vieux, tu m'prends sans doute pour un autre... Tu devrais savoir pourtant que j'suis pas d'ceux qui parlent sans savoir... Quand j'affirme une chose, c'est qu'j'en suis sûr...

— Oh ! t'fâche pas... t'fâche pas... Moi, tu comprends, j'te donne mon avis... maintenant j'suis pas comme le pape, j'suis pas infaillible... C'pendant, j'crois tout d'même que l'gibier qu'était ici s'est envolé pour de bon... A moins qu'les murs soient creux, j'vois pas où il pourrait s'cacher.

Ma foi... il a peut-être raison. Nos ennemis se sont sans doute enfuis du côté des falaises, mais, je ne sais pourquoi, une sorte de pressentiment me hante et j'ai dans l'idée que nous ne sommes pas au bout de nos surprises.

Le Hardelay et moi, nous nous sommes étendus sur le sol et n'avons pas tardé à nous endormir, car nous sommes brisés de fatigue.

Nous sommes réveillés brusquement par le second-maître, quand arrive notre tour de garde.

Nous prenons, à moitié endormis, les fusils que nous tendent les factionnaires que l'on vient de relever et nous suivons Marindez.

Lorsqu'il nous a placés, chacun à l'endroit désigné, il assigne encore son poste à un autre homme et rentre dans le fort.

Je me trouve près de la barrière qui ouvre sur la route. Je m'adosse à un pilier et j'attends, les yeux fixés dans le noir, cherchant à distinguer les objets qui sont devant moi.

Le vent s'est levé et l'on entend la mer battre à coups précipités les rochers de la côte. Parfois, une accalmie se produit et alors je distingue les sifflets des vapeurs qui passent au large, tous feux éteints pour ne pas être aperçus des sous-marins.

Bientôt, des pas lourds retentissent sur la route.

Ce sont des pêcheurs qui se rendent au petit port dont j'ai déjà parlé et qui vont vérifier les amarres de leurs barques.

L'un d'eux qui m'aperçoit dans l'ombre me décoche en passant une plaisanterie, puis je n'entends plus rien que la grande rumeur du large qui s'accentue de plus en plus.

C'est une tempête qui s'annonce et je plains les pauvres gars qui bourlinguent en ce moment sur la mer...

Pour ceux-là, depuis août 1914, la vie est dure !... Jamais de trêve, jamais de repos !

Moi qui appartiens à la flotte, je ne puis m'empêcher cependant de rendre hommage aux matelots de la marine marchande qui, soit sur les chalutiers, les patrouilleurs ou les cargos, sont toujours en plein branle-bas.

Nous autres, aux Dardanelles, nous avons eu des coups durs, mais au moins maintenant, nous sommes au repos, tandis que les pauvres diables du commerce ne s'arrêtent pas un instant.

Et il ne faut pas croire que leur besogne soit facile... Ils sont à la merci de l'ennemi qui les guette et dont ils ne découvrent la présence que lorsqu'ils sont déjà frappés à mort.

Par des temps comme celui qui s'annonce, leur vie n'est point tenable, car ils ont à lutter à la fois et contre le sous-marin perfide qui ne désarme pas malgré la houle et contre la tempête.

Les pêcheurs qui étaient allés doubler les amarres de leurs barques repassent devant moi et l'un d'eux, le nommé Bonicent, celui qui a perdu un bras à Dixmude, s'arrête pour causer un peu.

Bien que les sentinelles ne doivent point parler, je donne cependant une petite entorse au règlement du service intérieur et m'entretiens pendant quelques instants avec le brave garçon.

Bien m'en prend d'ailleurs, car il me confie des choses intéressantes.

— Qu'est-ce que tu guettes là ? me dit-il.

— Ma foi, lui dis-je, je n'en sais trop rien...

— Des espions ?

— Ça se pourrait.

— En ce cas, j'crois que tu feras chou blanc... car les gaillards ne seront pas assez bêtes pour passer sur la route... Ils ont d'ailleurs un chemin plus sûr pour pénétrer dans le fort.

— Ah !... et lequel ?

— Celui de la falaise.

— Tu le connais, ce chemin ?

— Pardi...

— C'est curieux, Le Hardelay qui est du pays et qui connaît le fort mieux que personne ne nous en a point parlé.

— Il y a une raison à cela.

— Ah !... et laquelle ?

— C'est que ce chemin n'existe que depuis peu de temps.

— Tu en es sûr ?

— Aussi sûr que j'm'appelle Prosper Bonicent et qu'j'ai un bras d'moins.

ARNOULD GALOPIN.

(*A suivre.*)

(*) Copyright in the United States of America by Arnould Galopin.
Tous droits de reproduction traduction et adaptation cinématographique réservés pour tous pays.